

MARIO BRODEUR
ARCHITECTE

**1010 rue Saint-Denis
329-75 avenue Viger Est
et 1020 rue Saint-Denis,
Montréal**

ÉTUDE PATRIMONIALE
octobre 2004



Photographie de Hans Van der AA, tirée du livre : *Montréal* Les éditions Léméac, 1965

350 Prince-Arthur Ouest # 2610
Montréal (Québec) H2X 3R4
T : 514.609.4913
E : mariobrodeur@sympatico.ca

TABLE DES MATIÈRES

1.	INTRODUCTION	
1.1	Mise en contexte	p. 2
1.2	Présentation du mandat	p. 2
1.3	Présentation du rédacteur	p. 3
1.4	Description de la méthodologie	p. 4
1.5	Principales sources	p. 4
2.	ÉVALUATION DE LA VALEUR PATRIMONIALE	
2.1	Valeur documentaire	
2.1.1	Reconnaissance et statut	p. 5
2.1.2	Ancienneté	p. 6
2.1.3	Valeur historique	p. 7
2.2	Valeur architecturale	
2.2.1	Description de l'objet d'étude	p. 17
2.2.2	Degré d'authenticité	p. 40
2.2.3	État physique	p. 47
2.2.4	Concepteurs	p. 55
2.2.5	Œuvre des concepteurs	p. 56
2.2.6	Production courante, comparables, précédents et modèles	p. 59
2.3	Valeur contextuelle	
2.3.1	Évolution du cadre environnant et positionnement	p. 62
2.3.2	Point d'intérêt	p. 77
2.4	Synthèse de la valeur patrimoniale	p. 78
3.	ANNEXES	
3.1	Bibliographie complète	p. 80
3.2	Plans de l'église et de la maison Garth	p. 82

1. INTRODUCTION

1.1 Mise en contexte

"Nous allons de l'avant avec la modernisation du CHUM et les nouvelles installations du CHUM seront construites au 1000, rue Saint-Denis, site de l'Hôpital Saint-Luc. Conformément au souhait de l'établissement, la recommandation de la Commission Mulroney-Johnson a été adaptée afin que nous soyons en mesure d'aménager à cet endroit un hôpital ultramoderne d'une capacité pouvant atteindre 700 lits, en réaménageant une partie des installations actuelles. Si d'autres options devaient être proposées par le CHUM, qui est maître d'oeuvre du projet, elles devraient être analysées en considérant les mêmes balises en termes d'organisation et de financement". Déclaration du ministre Couillard, le 25 juin 2004.

Cette déclaration et l'importance du programme architectural impliquent que le centre hospitalier doit se déployer sur plusieurs îlots urbains adjacents à ceux déjà occupés par l'hôpital Saint-Luc. Les opportunités examinées jusqu'à maintenant concernent plus particulièrement un quadrilatère délimité par les rues Saint-Denis, Viger, Sanguinet et de la Gauchetière. Sur cet îlot se trouve actuellement une série de bâtiments dont une église connue sous le vocable *Église Saint-Sauveur* au 1010 Saint-Denis, un bâtiment de typologie résidentielle faussement identifié comme le presbytère au 1020 Saint-Denis ainsi qu'un bâtiment secondaire accolé à l'église au 329-75 Viger Est.

1.2 Présentation du mandat

La Ville de Montréal a établi en 2002 une procédure d'étude de projet pour les édifices historiques dont on pressent l'intérêt patrimonial. Cette procédure se décline en trois étapes. La première concerne la réalisation d'une étude patrimoniale selon des termes de référence déterminés. Suit la catégorisation de l'édifice par un comité ad hoc constitué par les responsables du dossier à la Ville. Enfin, la Ville évalue le projet proposé sur la base de critères prédéterminés et à la lumière de la valeur patrimoniale octroyée à l'immeuble.

Cette première étape de la procédure soit l'étude patrimoniale porte sur l'église Saint-Sauveur située au 1010 rue Saint-Denis et son presbytère au 329-375 avenue Viger ainsi que sur l'édifice voisin au 1020 rue Saint-Denis. Ces édifices sont localisés dans l'arrondissement Ville-Marie à Montréal.

L'église est inscrite à titre d'immeuble significatif au règlement d'urbanisme de l'arrondissement Ville-Marie. Cette étude devrait permettre de compléter la connaissance requise à l'établissement de l'intérêt patrimonial des bâtiments. Elle pourra ainsi contribuer à une prise de décision quant à la conservation ou au remplacement de ces immeubles et participer à la définition des avenues d'intervention sur le site.



1010 rue Saint-Denis, l'église Saint-Sauveur (2004).



1020 rue Saint-Denis, la maison Garth (2004).

1.3 Présentation du rédacteur

À titre d'architecte au ministère de la Culture et des Communications, Mario Brodeur a géré les autorisations découlant de l'application de la Loi sur les biens culturels pour des ensembles protégés. Comme coordonnateur de l'entente sur le développement culturel de Montréal, dont le principal volet concernait la gestion de l'arrondissement du Vieux-Montréal, il a, par exemple, contribué à la définition des principes et critères d'interventions qui y sont actuellement en vigueur. En ce qui concerne le patrimoine religieux, il a conçu l'entente-cadre avec les quatre traditions religieuses majeures pour l'établissement d'un plan d'action pour la conservation et la consolidation des lieux de culte d'intérêt patrimonial de Montréal. Il a participé à sa mise en œuvre. Agissant à titre de secrétaire du comité de coordination de l'entente entre la Fondation du patrimoine religieux du Québec et le ministère de la Culture et des Communications, il est à l'origine de l'opération de hiérarchisation des lieux de culte du Québec et d'une étude pour les ensembles conventuels de Montréal. Enfin, il a participé à des comités ad hoc pour la catégorisation d'immeubles.

Depuis deux ans, il agit comme consultant pour des projets de mise en valeur du patrimoine architectural dont l'Église unie Saint-James sur Sainte-Catherine. Enfin le plan de caractérisation de l'arrondissement historique de la Prairie, réalisé pour la Commission des biens culturels du Québec, constitue l'une de ses plus récentes études.

1.4 Description de la méthodologie

Cette étude a été rédigée suivant la procédure établie par la Ville de Montréal pour les édifices historiques dont on pressent l'intérêt patrimonial. Elle s'appuie sur les termes de références proposés. Ainsi est étudié l'aspect documentaire, qui comprend principalement l'histoire, l'architecture et le contexte de ces édifices. Un dernier point tente de rassembler les valeurs ou l'intérêt spécifique de chaque édifice, soit l'église au 1010 rue Saint-Denis, le presbytère au 329-75 avenue Viger st et la maison Garth au 1020 rue Saint-Denis.

Pour une meilleure compréhension, les bâtiments seront parfois désignés par leur nom plutôt que par une adresse spécifique, c'est-à-dire l'église pour le 1010 Saint-Denis, le presbytère pour le 329-375 Viger Est et la maison Garth pour le 1020 Saint-Denis.

1.5 Principales sources

Dans le but d'établir les assises de cette étude, d'en développer le sens et d'illustrer son à-propos, les sources suivantes ont été consultées :

Archives de la Communauté urbaine de Montréal,
Archives de Montréal, Ville de Montréal,
Archives du diocèse anglican de Montréal,
Archives du diocèse catholique de Montréal,
Archives nationales du Québec, Centre de Montréal,
Bibliothèque nationale du Québec, édifice Aegidius-Fauteux, édifice rue Holt,
Centre Canadien d'Architecture, bibliothèque,
Collection d'architecture canadienne, Université McGill,
Ministère de la Culture et des Communications, Direction de Montréal, centre de documentation,
Musée d'histoire canadienne Mc Cord, Archives photographiques Notman,
Trinity Memorial Anglican Church, Montréal,
Université de Montréal, bibliothèque de la faculté d'Aménagement,
Université McGill, bibliothèque Blackader,
Université du Québec à Montréal, bibliothèque des Arts.

Il faut ajouter aussi les ouvrages notés à la bibliographie au point 3.

2. ÉVALUATION DE LA VALEUR PATRIMONIALE

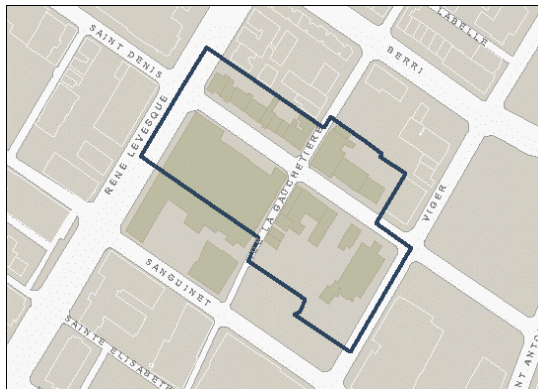
2.1 Valeur documentaire

2.1.1 Reconnaissance et statut

Selon le plan d'urbanisme présentement en vigueur à l'arrondissement Ville-Marie, les édifices étudiés s'inscrivent dans un secteur significatif soumis à des critères (EE), nommé « Saint-Denis et de la Gauchetière ». Cette zone réglementaire vise le maintien des caractéristiques toujours présentes du bâti existant ainsi que l'encadrement des ajouts et de toute nouvelle construction. Le secteur significatif englobe les deux côtés de la rue Saint-Denis jusqu'au centre des îlots, entre l'avenue Viger et le boulevard René-Lévesque.

Le projet de plan d'urbanisme, daté d'avril 2004, propose une identification de « secteur de valeur patrimoniale exceptionnelle ». Ce sont tous les abords de la rue Saint-Denis et une partie de la rue de la Gauchetière et de l'avenue Viger qui sont compris dans ce secteur. Il est aussi considéré comme un « secteur d'intérêt archéologique à fort potentiel ».

Plus spécifiquement, l'église Saint-Sauveur et son presbytère sont identifiés par le règlement d'urbanisme comme immeubles significatifs. Aucun statut juridique ne s'applique à l'un des bâtiments de cette étude.



Zone du secteur significatif à critères.

2.1.2 Ancienneté

Suite à l'étude de l'ensemble du territoire du quartier Saint-Jacques réalisée dans le cadre du macro inventaire montréalais en 1978, une valeur d'ancienneté est établie pour tous les bâtiments (publics et résidentiels) construits avant le grand développement des années 1870.

Ces quelques bâtiments anciens établissent des liens de continuité avec les premières périodes d'implantation du secteur. Ils sont encore présents dans le secteur délimité par la rue Saint-Denis, l'avenue Viger, la rue Saint-Hubert et le boulevard René-Lévesque. Il est toutefois difficile de garantir leur conservation dans ces zones considérées propices au redéveloppement.

L'église construite en 1865 fait partie des plus anciennes et toujours présentes dans le secteur, qu'elles soient catholiques ou protestantes. On retrouve à proximité deux églises construites avant Saint-Sauveur, soit l'église Saint-Pierre-Apôtre (1851-53) et l'église Saint Luke (1853).¹ L'église à l'étude est donc le troisième témoin en ancienneté. Implantée dans un quartier déjà parsemé de bâtiments religieux, elle constitue un des rares exemples conservés. De ce fait, l'église Saint-Sauveur possède un degré élevé d'ancienneté.

La maison Garth, au 1020, rue Saint-Denis, est construite en 1871, au début d'une période de grand développement du quartier et de la ville. On retrouve d'autres exemples de maisons contiguës, à proximité, un peu plus au nord sur la rue Saint-Denis ainsi que sur le boulevard René-Lévesque. C'est aussi à cette époque que les ensembles de maisons, du côté Est de la rue, sont construits. La maison Garth, comparée aux autres habitations toute typologie confondue n'est pas la plus ancienne. Par exemple, l'ensemble de cinq unités d'habitation situé tout juste au nord (1032 à 1048, rue Saint-Denis), est de vingt ans plus ancien.

Quant au presbytère, il est impossible de confirmer sa date de construction. Des indices, comme nous le verrons plus loin, permettent de supposer qu'il a été construit en même temps que l'église. Toutefois son enveloppe architecturale et ses intérieurs auraient été complètement refaits, possiblement suite à l'incendie de 1923.

¹ Nous ne considérons par l'église Saint-Jacques dont la construction est aussi antérieure mais dont il ne reste que le clocher et le transept sud.

2.1.3 Valeur historique

Les débuts de la congrégation Trinity

La congrégation Trinity sera la troisième² congrégation anglicane à se former à Montréal, après Christ Church (1789) et Saint Mary's³ (1828). Son premier temple est construit en 1840, sur la rue Saint-Paul, devant la section centrale de l'actuel marché Bonsecours, à quelques pas de l' Arsenal Impérial. Toutes les sommes nécessaires à sa construction sont déboursées par le Major William Plenderleath Christie, fils du Général Christie (celui-ci avait été associé à la construction de Christ Church) du « Royal Americans » (subséquentement connu comme les 60th Rifles). Voilà un exemple de combinaison de philanthropie chrétienne et de profession militaire. Christ Church a été conçu par l'architecte John Bell pour une assemblée de 800 personnes. Les officiers des différents régiments de l'armée britannique la fréquentaient régulièrement.



La première église Trinity, rue Saint-Paul. Fonds Massicotte, BNQ

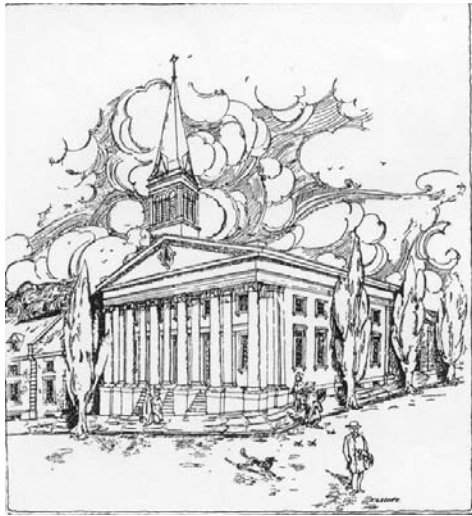
« L'arrivée massive d'immigrants britanniques est naturellement suivie par la multiplication des congrégations protestantes. Les congrégations anglicanes sont très présentes dans la vieille ville et autour ; les méthodistes rejoignent les faubourgs populaires alors que les presbytériens sont sur une lancée qui les amène toujours plus loin vers l'ouest de la ville. »⁴

L'accroissement de la congrégation justifie la recherche de nouveaux locaux. C'est dans l'ancienne église Saint John construite en 1845, sur la rue Gosford, au nord de Notre-Dame, qu'elle s'installe en 1860. Construite par l'architecte John Wells, dans un style néo-classique, elle peut accommoder jusqu'à 840 personnes. Cette église avait été occupée auparavant par la congrégation Christ Church, suite à l'incendie de son église de la rue Notre-Dame. Elle quitte la rue Gosford en 1859 pour occuper la nouvelle cathédrale, rue Sainte-Catherine. L'église de la rue Gosford est donc vendue à la congrégation Trinity. Elle y emménage après avoir vendu le terrain et démolit l'église de la rue Saint-Paul.

² Sur le territoire montréalais actuel, c'est en fait la quatrième, puisque Saint Stephen, à Lachine, est créée en 1822.

³ La congrégation de Saint-Mary's est fusionnée à Saint-Thomas autour de 1945.

⁴ Rousseau, Remiggi. *Atlas historique des pratiques religieuses*. Ottawa, Presses de l'Université Laval, 1998. p. 138



La seconde église Trinity, rue Gosford, au sud de la rue Notre-Dame. Archives du diocèse anglican de Montréal.

Cette nouvelle localisation ne sera que temporaire puisque la congrégation, en 1862, procède à l'acquisition d'un terrain, rue Saint-Denis, près du square Viger. Deux ans plus tard, les travaux débutent. Au départ de la congrégation Trinity, le temple de la rue Gosford sera loué et utilisé comme chapelle de garnison⁵.

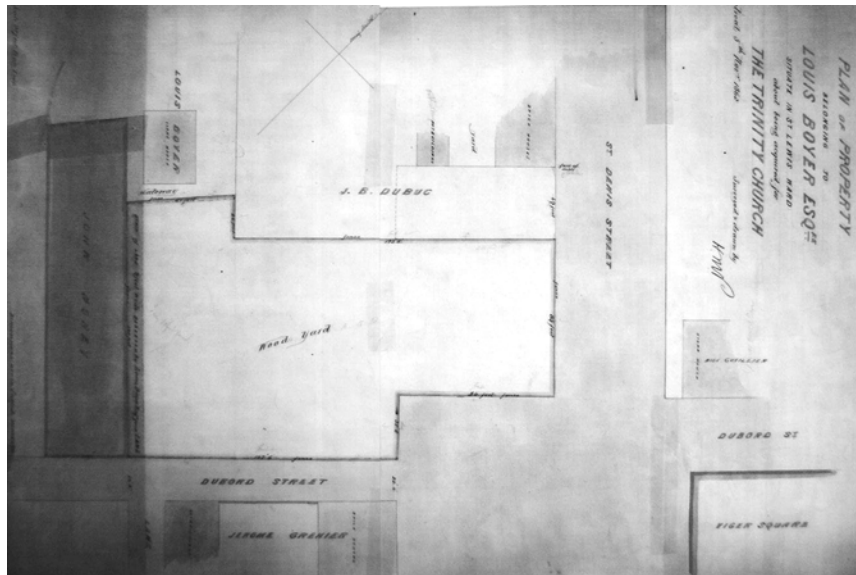
Il est assez fréquent de voir les communautés changer d'église, s'éloignant progressivement de la vieille ville, et s'approchant du lieu de résidence des paroissiens. Si la plupart des églises anglicanes et protestantes choisissent de s'implanter plus au nord et vers l'ouest, la congrégation Trinity demeure bien à l'est, sur la rue Saint-Denis. C'est peut-être à ce choix que l'on reconnaît toute l'importance du lien de cette église avec les militaires, dont la majorité des installations se trouvent dans ce secteur de la ville.

Mais le cas de Trinity n'est pas unique au milieu du 19^e siècle ; plusieurs institutions protestantes sont présentes dans les quartiers à l'est du boulevard Saint-Laurent. On y trouve, l'église anglicane Saint Luke's, (établie en 1840) qui en 1854, déménage rue de Champlain et boulevard René-Lévesque⁶ ; l'église presbytérienne Saint Mary's sur la rue Craig, se déplace en 1845, plus à l'est et au nord sur la rue de la Gauchetière. L'église anglicane Saint Thomas est construite vers 1840, rue Craig, près de Saint-André ainsi que l'église presbytérienne Salem qui s'implante près de Craig et Berri vers 1854. Notons aussi la présence d'un cimetière militaire et protestant qui s'étendait le long de l'avenue Papineau, au nord de la rue Ontario.

La congrégation achète donc le futur emplacement de l'église à Louis Boyer, un homme d'affaires montréalais. Ce terrain, le lot 165, est utilisé alors comme cour à bois. Situé dans le quartier Saint-Louis, à l'intersection des rues Dubord (aujourd'hui Viger) et Saint-Denis, le terrain est bordé à l'ouest par une allée de service. Les propriétaires des lots voisins sont John Honey à l'ouest, sur la rue Dubord tandis que sur la rue Saint-Denis, deux lots appartiennent à J.B. Dubuc, et un troisième près de la rue de la Gauchetière à Joseph Grenier. Louis Boyer possède encore quelques lots en bordure de l'allée de service (qui portera brièvement son nom). Ces lots sont achetés graduellement par un des marguilliers de l'église, Charles Garth.

⁵ Elle sera vendue au départ des troupes britanniques. Ensuite l'édifice connaît différentes utilisations (théâtre, entrepôt, atelier) avant d'être démoli au début du 20^e siècle.

⁶ Cette église est aujourd'hui la cathédrale orthodoxe russe Saint Peter & Saint Paul.



Plan du terrain acheté par l'église à Louis Boyer en 1862. CA 601, ANQ

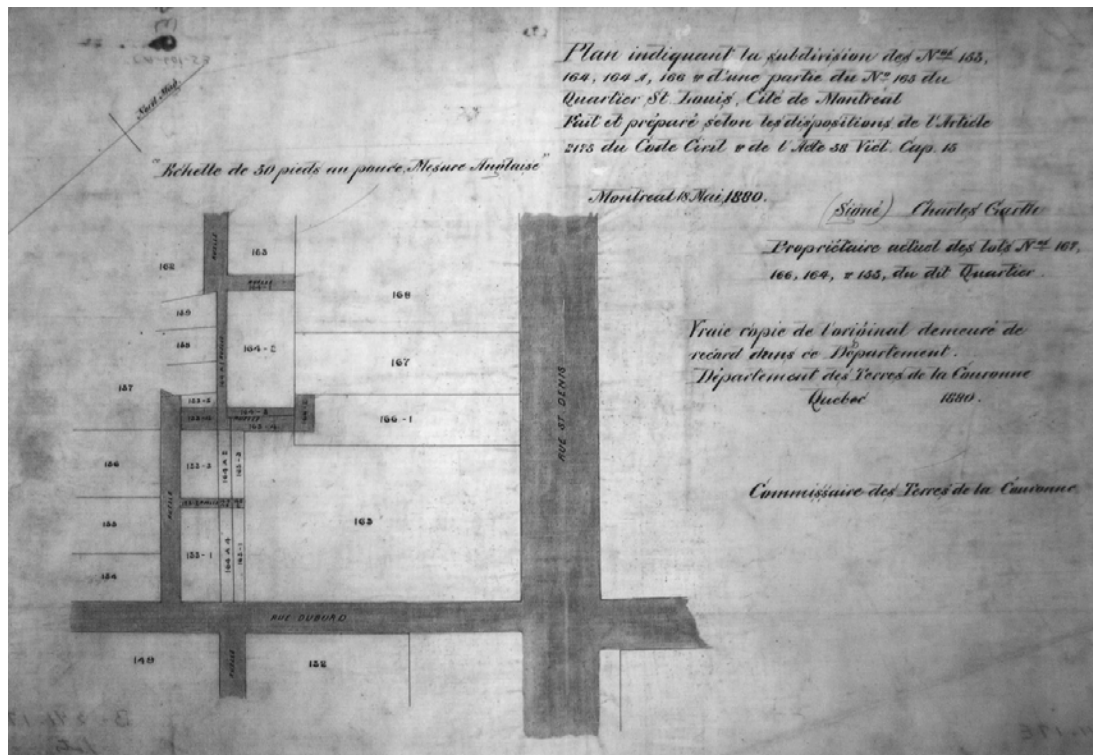
Garth effectue ses transactions vers 1870. Elles comprennent le lot 164, situé derrière l'église et donnent sur l'allée Boyer (aujourd'hui disparue) où sont construites deux maisons de deux étages en pierre et une remise en bois et le lot 153 à l'est de l'allée, rue Dubord. Ensuite il achète les lots 166-167, situés juste au nord de l'église et sur lequel deux maisons de briques de deux étages sont bâties. Ces quatre lots appartenaient respectivement à Louis Boyer, à John Honey et à la succession de J. B. Dubuc.

Charles Garth est marguillier de l'église Trinity à 15 reprises entre les années 1862 et 1890. Il est identifié dans des publications commémoratives de l'église comme l'un des principaux bienfaiteurs de cette église.

*"Mr. Charles Garth, for many years a warden of the church, has proved himself one of its most faithful and liberal friends."*⁷

Charles Garth (Rochdale, Angleterre 1822- Montréal 1905) arrive au Canada avec ses parents en 1826. Très tôt, il devient paroissien de l'église Trinity. Pour la congrégation, il sera le délégué et aussi le trésorier au synode. Bien que nous n'ayons pu le confirmer, il est probable que cet homme d'affaires soit le même que celui derrière la Garth & Co. Dominion Metal Works qui, à la fin du 19^e siècle avait ses bureaux et ses salles de montre sur la rue Craig (aujourd'hui Saint-Antoine) et son atelier-fonderie sur la rue de Maisonneuve.

⁷ s.a. *Historical Sketch of Trinity Church 1840-1902*. Montreal, Canada. n.d., page 15



Plan montrant les propriétés de Charles Garth, 1^{er} février 1880. Garth est propriétaire des lots 153, 164, 166 et 167. CA 601, S53, SS1, P934, ANQ

Les débuts de la construction de la nouvelle église Trinity sont marqués, le 23 juin 1864, par une imposante cérémonie : la pose de la pierre angulaire. On y note la présence de l'évêque, le président du comité de construction, Hugh Taylor, un des architectes du projet M. Lawford (de la firme Lawford & Nelson), fait le dépôt d'une jarre commémorative dans la pierre angulaire. La musique, pour l'occasion, est assurée par l'orchestre du 30^e Régiment.

À peine quinze mois plus tard, l'église ouvre ses portes. La célébration d'ouverture, tenue le 17 septembre 1865, regroupe le révérend Francis Fulford, évêque de Montreal, le révérend J. Travers Lewis, évêque d'Ontario, le révérend Benjamin Cronyn, évêque de Huron ainsi que le révérend Bancroft qui sera chargé de l'église pendant 17 ans.

Les dons faits à l'église renseignent sur les gens qui composaient l'assemblée de Trinity à cette époque. Madame William Molson contribue une somme de \$10 000 pour la construction du clocher.

« *The two upper stories of the tower and the spire of the church were completed in 1866 through the munificence of Mrs. William Molson, who gave ten thousand dollars for that object. A small mural tablet in the vestibule of the church bears an inscription commemorative of her generosity* »⁸

Les fonds baptismaux, le lutrin, le pupitre et la chaire sont des cadeaux d'officiers anglais qui fréquentent l'église alors qu'ils sont stationnés à Montréal. Les cinq grands vitraux du chœur, réalisés par J.C. Spence and Sons de Montréal, sont aussi des dons. Celui du centre est offert par Charles Garth honorant la mémoire du premier révérend de la congrégation, Mark Willoughby. Les autres vitraux sont des dons du Colonel Moffatt, de J. G. Mackenzie, de C. J.

⁸ Ibid. p. 10

Brydges et de Mr. Henry Rogers et de Wolverhampton en Angleterre (lequel était impliqué au sein de la congrégation à la première et seconde églises).

La nouvelle église s'inscrit dans un essor de la communauté anglicane à Montréal dont le nombre double entre 1851 (3 993) et 1861 (9 763) puis augmente progressivement jusqu'en 1891 (19 684)⁹. Si le quartier Saint-Louis compte toujours près de cinq fois plus de catholiques que de protestants, ces derniers composent tout de même 18% de la population du quartier. Ce nombre est très petit comparativement au quartier Saint-Laurent où ils représentent 40% de la population¹⁰. D'ailleurs les architectes du projet, Lawford & Nelson, ont dû agrandir la capacité d'accueil de l'église en cours de construction : On y passe de 1000 à 1500 places.

Charles Garth construit en 1871 une maison sur le lot immédiatement au nord de l'église (le 1020, rue Saint-Denis). Il l'a peut-être habitée jusqu'en 1897, date où elle est louée à Louis Pacifique Bernier.

La maison Garth et l'église anglicane s'insèrent donc dans un contexte très particulier. En effet, le quartier se développe très rapidement à la fin du 19^e siècle et devient le secteur de prédilection de la bourgeoisie canadienne-française qui y établit résidences et institutions.

Trinity et les militaires

Comme nous l'avons vu, depuis la construction de la première église, Trinity a toujours eu des liens privilégiés avec la garnison britannique. L'implication du Major W. P. Christie dans la construction de la première église, la tenue d'obsèques militaires dans la seconde, sa location pour servir de chapelle de garnison et les nombreux bienfaiteurs militaires associés à l'église de la rue Saint-Denis en témoignent. L'église Trinity a aussi toujours gardé cette proximité physique avec les militaires qui sont localisés au sud-est de la ville. Selon les époques, l'église n'est toujours qu'à quelques rues des casernes, de l'artillerie ou du manège militaire.

« Pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, les installations militaires, dans la partie Est de la ville, domineront le paysage urbain : des casernes de quatre étages, des grands magasins pour le matériel et le ravitaillement militaires, des entrepôts pour l'artillerie et des hôpitaux.¹¹ » La présence de l'armée est assez forte durant cette période à cause de sa fonction d'appui au pouvoir civil, notamment au moment des émeutes et des incendies. Les principales casernes sont dans l'enclos militaire de la partie Est de la ville, sur le bord du fleuve (où se trouve présentement le développement résidentiel Faubourg Québec).

Même s'il est aujourd'hui particulier de constater que cette grande église anglicane s'implante dans ce qui deviendra sous peu le quartier de prédilection des canadiens-français, ce positionnement avait à l'époque tout son sens.

Période de transition

L'Armée britannique quitte la ville en 1870 après la Confédération ; et ses biens immobiliers sont cédés au gouvernement fédéral. Pour l'église Trinity, ce retrait signifie la perte de plusieurs fidèles et surtout celle de leurs généreuses contributions au maintien de l'église. C'est aussi à la fin du 19^e siècle que la population anglo-saxonne se déplace graduellement vers le nord-ouest de la vieille ville. Suite au départ des militaires, la portion Est de la ville est développée par les bourgeois canadiens-français. Il y demeure toutefois nombre d'églises anglicanes et protestantes. Trinity, coupée de revenus autrefois assurés en grande partie par les militaires, vit une période financièrement très difficile. Le fardeau de la dette est si grand,

⁹ Rousseau, Remiggi. *Atlas historique des pratiques religieuses*. Ottawa, Presses de l'Université Laval, 1998. p. 141

¹⁰ Idem, p. 142

¹¹ Site internet du Vieux-Montreal, www.vieux.montreal.qc.ca, consulté le 19 juillet 2004. « Secteur des gares ferroviaires ».

qu'en 1882, l'église est saisie légalement par la Trust and Loan Company. Cette dernière accorde, à la congrégation, le droit d'y tenir des services religieux.

Rapidement la congrégation se rassemble ; avec l'arrivée du révérend Mills, en 1882, l'église parvient à se sortir de ce marasme financier. Son dynamisme est tel, qu'il se produit une augmentation de familles pratiquantes qui étaient de 83 à son arrivée, à 445 à son départ, en 1896.

Il aura tout de même fallu l'intervention de l'évêque Bond, de l'archidiacre Evans, de A. F. Gault, de Charles Garth et d'autres amis de l'église pour qu'une somme suffisante d'argent soit amassée pour récupérer l'église. Toutes les dettes sont acquittées plus de vingt ans plus tard, en 1904.

Cependant les premières décennies du 20^e siècle confirment le déplacement des fidèles vers l'ouest de la ville ; les anglicans de l'église Trinity chercheront à vendre pour une localisation plus près de leurs membres. Trinity s'amalgame à la congrégation du Good Shepherd où ils se rassemblent temporairement. En 1922, ils déménagent dans leur quatrième église, rue Sherbrooke Ouest. L'église, qui se nomme maintenant Trinity Memorial, est dédiée à ceux qui sont morts à la Grande guerre. Elle est construite selon les plans des architectes Ross & Macdonald.

Église Saint-Sauveur

L'église, ainsi que la maison du sacristain, est vendue à la Corporation archiépiscopale catholique romaine de Montréal selon une entente conclue le 7 décembre 1922 pour la somme de \$60 000. La congrégation syrienne catholique en prendra possession la même année.¹²

Selon l'entente de la vente, les anglicans retirent de l'église, l'orgue, les vitraux du chœur, l'autel, les fonds baptismaux, le lutrin et d'autres éléments de nature commémorative. Ils s'engagent à remplacer les vitraux par des verres clairs.

Nous ne savons pas ce qu'il est advenu de ces différents éléments liés au rite anglican. L'église Trinity actuelle n'en possède aucun. Il est fréquent de céder ce mobilier à d'autres églises du diocèse et même à d'autres confessions. Les archives du diocèse anglican mentionnent que l'autel est cédé à l'église anglicane Saint-Cyprien¹³. L'orgue devait être déménagé ; mais il est détruit lors de l'incendie de l'église qui survient trois mois seulement après la vente. Peut-être en a-t-il été de même pour les vitraux ; nous n'avons pu en trouver trace.

Dès son arrivée la communauté syrienne entreprend des travaux de rénovation pour l'adapter au rite. Avant même que la première cérémonie religieuse ait lieu, le feu ravage l'église. L'incendie débute dans la partie ouest de l'église. Les toitures sont complètement détruites et la flèche cède, tombant sur la nef.¹⁴ Le compte rendu du quotidien *La Presse* publie trois photographies de l'église incendiée qui confirment des dommages très importants.

« Il ne reste plus que les murs et une partie du clocher debout, le toit et la partie supérieure de la haute flèche se sont effondrés à l'intérieur, brisant et mettant le feu aux bancs et au

¹² Légalement l'entente entre la congrégation, sous l'appellation Association Orientale Saint-Sauveur, et l'archevêché, est enregistrée le 27 avril 1966.

¹³ Il sera laissé dans cette église lors de sa vente à la communauté *Église de Dieu*.

¹⁴ L'article de *la Presse* du 14 février 1923 mentionne que le presbytère et les immeubles voisins sont épargnés; mais l'ampleur des dommages à l'église laisse présager que le presbytère ait pu aussi être endommagé. À moins que déjà à cette époque, on considérait la maison Garth, à tort, comme étant le presbytère ?

reste du mobilier (...). Les confessionnaux n'ont pas été atteints par les flammes et sont en parfait état. (...) Le chemin de la croix est aussi en bon ordre. ¹⁵»

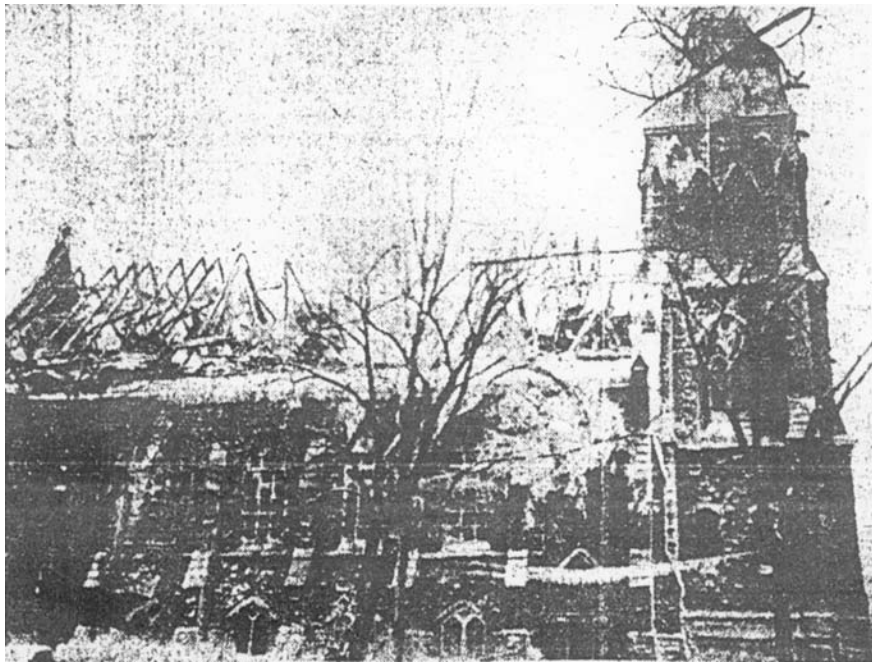


Photo de l'église incendiée. La Presse, 14 février 1923.

Rapidement la communauté entreprend des travaux ; dix mois plus tard, l'église ouvre à nouveau : le 9 décembre 1923. Les donateurs des vitraux qui ornent toutes les fenêtres de l'église indiquent qui a contribué à la reconstruction de l'église¹⁶. On y retrouve des membres du clergé associés à la communauté syrienne et plusieurs noms de familles qui doivent provenir de la communauté syrienne-libanaise de Montréal. Il est aussi étonnant de constater l'appui de l'archevêché, sous la forme d'un vitrail. On retrouve aussi des vitraux offerts par Oscar et Napoléon Dufresne et par certaines personnes qui habitent à proximité. Toutes les verrières qui sont datées portent la date de 1923.

¹⁵ s.a. « Un autre temple catholique est détruit ». La Presse, 14 février 1923.

¹⁶ Il s'agit de ; G. Rochefort, Père Nastre, Elisa Doumina, J. H. Malou, C. E. Sabbague, Antoine Salim Kouri, Père Basile Nahas, Alez Charrette, J. B. Demers, Mgr. Gauthier, archevêque de Montréal, Amine et Georges Bardawil, I.J. Berthelet, Ludger Gravel, Oscar Dufresne, Napoléon F.X. Dufresne, C.M et N. Cohill et M. Vallée.



L'église et la maison Garth, 1975. Archives de la CUM.

Tout comme l'église Trinity, qui a vu ses fidèles s'éloigner de l'église, Saint-Sauveur voit ses paroissiens se déplacer plus au nord de la ville qui est aussi le lieu d'implantation de plusieurs des nouveaux arrivants. La communauté melkite catholique s'implante au pays en trois phases. Les premiers débarquent à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle ; ensuite arrive le groupe des années 1950 et 1960 à la suite du Nassérisme ; enfin, les dernières vagues de 1975 à 1992 causées par la guerre du Liban et l'instabilité du Moyen-Orient. La communauté est composée d'Égyptiens, de Jordaniens, de Libanais, de Palestiniens et de Syriens. Elle est répartie à travers le Canada, avec certaines concentrations à Montréal, Ottawa et Toronto.¹⁷ Tous ces nouveaux arrivants augmentent le nombre de paroissiens ; bien que la paroisse Saint-Sauveur n'ait pas de limites géographiques, elle ressent le besoin d'assurer une présence où se trouve la plus grande concentration.

La paroisse fait l'acquisition, en 1966, d'un terrain situé boulevard de l'Acadie près de Henri-Bourassa appartenant aux Sœurs de la Providence, pour y construire un centre communautaire qui assurera une présence et des services à la communauté locale. Le Centre Bois-de-Boulogne est complété en 1973. L'église de la rue Saint-Denis demeure toutefois le lieu de rassemblement, le lieu des grands événements.

Cette période est marquée par plusieurs grands travaux urbains à proximité de l'église. Qu'il s'agisse de la construction du métro ou du dégagement de l'emprise nécessaire à la construction de l'autoroute est-ouest, ceux-ci ont un impact direct sur le bassin de résidents puisque plusieurs centaines de maisons sont démolies de part et d'autre de l'avenue Viger et au nord de la rue Craig. Ces grands travaux urbains ont un impact profond et direct sur l'environnement immédiat de l'église. On annonce un déménagement ; les journaux parlent même d'un projet de remplacement qui consisterait en un édifice de plusieurs étages pour de l'habitation ou une combinaison de bureaux-appartements.

L'attachement de la communauté à cette église demeure important et, en janvier 1981, sur l'autorisation du cardinal de Montréal, Saint-Sauveur est haussée au rang de cathédrale. Le

¹⁷ coll. *Livre du centenaire de la paroisse Saint-Sauveur de Montréal. Communauté Grecque-melkite catholique de Montréal. 1892-1992*, p. 103

Saint-Siège crée un diocèse au Canada pour les grecs-melkites catholiques qui sont remis à la sollicitude pastorale de son Exc. Mgr Michel Hakim. La paroisse Saint-Sauveur se détache donc de l'Archidiocèse catholique romain. Elle sera la seule église épiscopale de cette congrégation au Québec.

Au début des années 1980, la paroisse tente de réunir les sommes nécessaires à la restauration de la cathédrale ; des travaux de toiture et de maçonnerie deviennent pressants. Elle essuie deux refus d'aide financière de la part du ministère des Affaires culturelles (aujourd'hui le ministère de la Culture et des Communications) pour la restauration de sa cathédrale. « Le premier refus, exprimé par la Direction générale du patrimoine du ministère des Affaires culturelles à la communauté grecque-melkite catholique de Montréal, daté du 8 décembre 1981, comportait notamment les termes suivants : « L'église Saint-Sauveur a été grandement affectée par l'incendie en 1923. De plus, la facture architecturale inspirée du répertoire néogothique ne constitue pas un élément exceptionnel de ce style tant d'un point de vue national que régional. En conséquence, nous ne saurions recommander une intervention sur ce bâtiment dans le cadre de la Loi sur les biens culturels. »¹⁸

S'il ne ferme pas la porte à l'examen d'une éventuelle demande de subvention pour un projet de musée byzantin, le second refus, en 1982, répète sensiblement les raisons invoquées dans la première lettre gouvernementale. Il reprend d'ailleurs une invitation précédemment adressée à la communauté de Saint-Sauveur : « Ce bâtiment contribue néanmoins de façon certaine à la qualité de l'environnement urbain de ce secteur et mérite d'être conservé. Nous vous encourageons donc à poursuivre vos projets de mise en valeur et vous offrons notre aide technique concernant vos travaux de restauration.»¹⁹

Les besoins immédiats sont de l'ordre de \$500 000. Les efforts de la paroisse sont dorénavant tournés vers le nord de la ville où elle a son centre communautaire. Elle fait l'acquisition d'un terrain en prévision d'une nouvelle église. La cathédrale est encore utilisée pour les grandes occasions comme la visite du chef de l'Église grec-melkite catholique, Maximos V Hakin, patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem en 1984 puis à nouveau en 1990. L'église est officiellement mise en vente en 1995.

Des projets sont esquissés par des acheteurs potentiels ; aucun ne se concrétise. L'église est tout de même achetée, en 2000 par un groupe d'investisseurs désireux de la recycler en restaurant et salle de spectacle. Le projet a reçu un avis favorable de la Commission Jacques-Viger.

Nous n'avons pu consulter l'acte de vente entre la Cathédrale Saint-Sauveur et le nouveau propriétaire pour vérifier l'entente relative aux œuvres d'art et au mobilier de l'église ; la visite des lieux a pu confirmer qu'une grande partie du mobilier et les vitraux ont été laissés sur place. Il semble que la paroisse n'ait rien enlevé outre les objets du culte, l'autel principal et son baldaquin ainsi que les autels latéraux.

¹⁸ Béliveau, Jules. « Faute de subventions, les grecs melchites songent à vendre Saint-Sauveur ». La Presse, 23 décembre 1982.

¹⁹ ibid

La maison Garth

Le bâtiment voisin de l'église, sur la rue Saint-Denis, est souvent considéré à tort, comme son presbytère. C'est en fait une maison construite par Charles Garth en 1871²⁰. Aucune information n'a pu être obtenue sur son concepteur. Tel que mentionné précédemment, M. Garth a pu occuper la maison ; mais nous savons qu'en 1905, il est domicilié plus à l'ouest de la ville au 127, rue Crescent. La maison et ses dépendances sont louées à compter de 1897 à Louis Pacifique Bernier, chirurgien-dentiste, qui y demeure jusqu'en 1927. Suite à son décès, la maison demeure propriété de la famille de Garth et ce, jusqu'en 1939.

Elle est ensuite propriété de Patrick Brunet de 1930 à 1956. Il n'y a pas de propriétaire-occupant avant 1956, alors que J. Rémi Daoust achète la maison. Elle est alors utilisée comme maison de chambres. À compter de 1963, la maison change régulièrement de propriétaire, demeurant maison de chambres ou maison de touristes (une photographie de la CUM, 1976, indique « Tourist Rooms Coconut »). À la fin des années 1970, Ginette Vanderberg devient propriétaire de la maison. Au milieu des années 1980, le rez-de-chaussée de la maison est utilisé comme un restaurant, *La Pichollette*. En 1995, la propriétaire transforme deux étages et le sous-sol en bureaux ; le dernier étage est occupé par un logement.



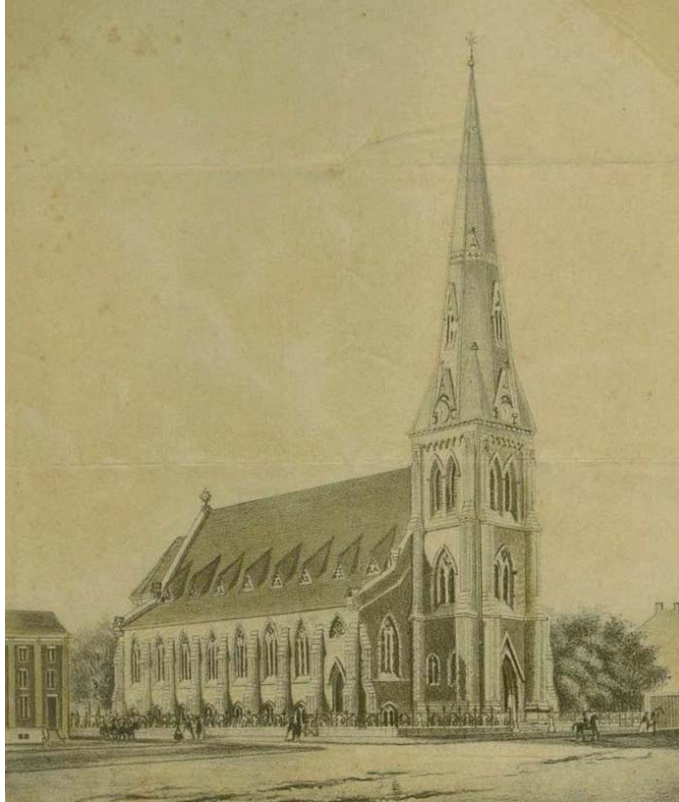
La maison Garth utilisée comme restaurant. (photo transmise par la propriétaire)

²⁰ Cette information provient d'une chaîne de titres, conservée aux Archives de Montréal, dossiers de rues.

2.2 Valeur architecturale

2.2.1 Description de l'objet d'étude

L'église anglicane (1010 de la rue Saint-Denis)



Gravure de l'église Trinity. Archives du diocèse anglican de Montréal.

L'église Saint-Sauveur, jadis église anglicane Trinity, est construite en 1865. Elle domine un secteur nouvellement établi et en pleine expansion. D'une échelle monumentale, elle surplombe, de sa flèche vertigineuse, un square récemment inauguré.

De plan rectangulaire avec abside à cinq pans, elle présente une tour servant de clocher (tour-porche) qui marque la façade en son centre. Son plan de 150 pieds de longueur par 65 pieds de largeur se termine par une abside dont la largeur correspond à celle de la nef centrale (excluant les bas-côtés). Ses proportions extérieures sont découpées par le déploiement d'une toiture à deux versants et par l'élancement de la grande flèche.

La congrégation Trinity décrivait le style de l'église comme « early english gothic ». Les préférences pour l'adoption du style néogothique par la communauté anglicane n'étaient pas nouvelles ni rares à cette époque. Une société anglaise, la Cambridge Camdem Society, s'intéressait à redonner à l'architecture religieuse anglicane toute sa noblesse. Elle avait d'ailleurs publié, dans la première moitié du 19^e siècle, un ouvrage sur les caractéristiques de l'architecture médiévale gothique anglaise. Ces caractéristiques devaient inspirer les concepteurs des nouvelles églises anglicanes. Les architectes de l'église Trinity, Frederick Lawford et James Nelson, sont anglais d'origine et connaissent bien les principes des

écclésiologistes et l'architecture anglaise du 13^e et 14^e siècle. Ils conçoivent donc une église qui répond à bon nombre de critères prescrits. L'orientation est-ouest du sanctuaire et les proportions en plan (la largeur de l'église doit être le tiers de sa longueur) sont deux exemples des préceptes que l'on retrouve ici appliqués.

La composition tripartite de la façade est marquée en son centre par la tour-porche. Elle est percée de la porte centrale encadrée dans une baie en ogive. Cette ouverture est surlignée d'une mouluration en bandeau simulant un toit en pignon dans la pierre. Des ouvertures à arc ogival, constituées de trois fenêtres à lancettes, percent le mur pignon de part et d'autre de la tour. Le clocher se développe ensuite en une autre grande baie simple surmontée d'un arc ogival pour le second niveau. À l'étage des cloches, on retrouve deux autres ouvertures de formes minces munies de persiennes en bois. Le clocher est chapeauté d'une flèche de hauteur équivalente à celle de la tour-porche. Cette flèche et les contreforts à la base de la tour contribuent à donner un élancement progressif très élégant. La flèche octogonale avec arêtières et égouts à plan carré est dotée de lucarnes sur deux niveaux de chaque côté. Le premier niveau de lucarne comporte des horloges. Un bandeau décoratif vient aussi interrompre, à mi-chemin, la verticalité de la flèche recouverte de tôle d'acier galvanisée. L'analyse comparative des églises de cette époque montre que la facture de la flèche est typiquement anglicane. (voir les illustrations à la fin de la section 2.2.6)



La flèche originale et la tour-porche de l'église anglicane en 1915. BNQ.



L'entrée latérale (2004).

L'église est rythmée par huit travées exprimées par des contreforts développés sur deux niveaux. Les travées sont percées d'ouvertures ogivales munies de fenêtres à trois lancettes et rose à quintefeuille. Les cinq pans de l'abside sont percés de verrière aussi en ogive.

L'entrée secondaire à l'église est située à la première travée. Ses portes de bois arborent un bel ouvrage d'ébénisterie et de quincaillerie de facture médiévale. Cette entrée est directement alignée avec le centre de l'ancienne Place Viger. L'ouverture, légèrement plus petite que celle en façade, est aussi surlignée d'un bandeau mouluré simulant un mur pignon.

La toiture déployée sur deux niveaux de pente était originalement recouverte de tuiles d'ardoise provenant des Cantons de l'Est. Des lucarnes placées à la rencontre de la pente plus faible des bas-côtés éclairaient la nef. Elles ponctuaient la toiture au changement de pente des bas-côtés.

L'ouvrage de maçonnerie de pierre calcaire locale à texture bossagée est accentué par l'insertion de pierres de taille et d'accents moulurés. Ainsi sont marqués les différents registres, les changements de plans, de niveaux et le pourtour des ouvertures. Les chaînages d'angle et les pierres de couronnements des contreforts en sont de bons exemples. Le fini texturé de la pierre bossagée retient les résidus de la pollution atmosphérique différemment de la pierre de taille qui apparaît donc plus pâle et rehaussée, de contrastes, les parois de pierre.



Façades sud et est (2004)

Dans le « *Illustrated supplement to the Montreal Gazette* » de 1864, on décrit l'ouvrage de l'église d'origine comme suit : "[...] *The body of the work being of natural face-coursed ashlar. The weathering, groined and molded work are finely chiselled. The roof is covered with slate from the Eastern Townships, laid in ornamental bands. The spire will be framed of wood, and covered with galvanised iron. [...]* "

Toujours selon les préceptes des ecclésiologistes, les façades des églises anglicanes ne devaient pas être ornées de croix ou décorées d'éléments pouvant engendrer l'idolâtrie. La

tour devait surplomber les habitations et la flèche considérée comme un élément de luxe, devait être visible de loin et dominer la vie séculaire. C'était le cas avec une flèche qui culminait à près de 220 pieds du sol.

Trinity montre donc un vocabulaire gothique presque complet. La majorité des archétypes de l'architecture protestante y sont présents et participent à conférer les qualités qui donnent l'envergure souhaitée.

L'intérieur de l'église anglicane

Selon la photographie ancienne que l'on retrouve plus bas, l'intérieur de l'église était très impressionnant. La capacité de l'église était de 850 personnes dans la nef et de 400 aux tribunes.

L'organisation intérieure était développée sur trois vaisseaux : une nef centrale joutée de bas-côtés. La première travée est occupée par l'entrée latérale, par les cages d'escalier et par le prolongement du vestibule de la tour-porche. La seconde est recouverte par la tribune arrière alors que l'on retrouve le chœur dans la huitième et dernière travée. Cette configuration laisse donc cinq travées de libre pour les bancs.

Le plafond de la nef se termine par une voûte à croisées d'ogives haute de plus de 50 pieds. La nef est délimitée par une série de colonnes composées relativement fines et élancées qui participent à l'effet de verticalité. Les lucarnes animent d'une lumière zénithale le plafond voûté rehaussé de nervures, que l'on suppose de couleurs relativement fortes à l'époque.

Dans le « *Illustrated supplement to the Montreal Gazette* » de 1864, on décrit le plafond de la nef de l'église d'origine avec beaucoup de détails :

« *The molded ribs dividing the groins, spring from corbels between the nave arches -the corbels consisting of small shafts with foliated caps and bases. The piers of the nave are formed by clostered shafts, and the moldings of the arches are bold, and well undercut. The aisles, in which the galleries are placed, are each 12 feet 6 inches wide, and have paneled plaster ceilings with the roof timbers exposed. The front of the gallery is made to project between the nave piers in such a way as to form an agreeable variation to the usually stiff and formal outline of this feature. The body of the church is lighted by 12 windows of three lights, each with treccerled head. [...] The ceiling is groined, and the ribs springing from long and slender shafts in the angles of the apse. Under the windows there is a uredos consisting of an arcade of small, crisp-headed arches and columns.[...].*

La nef centrale se termine par un chœur plus étroit, à partir duquel on accède au vestiaire puis à la sacristie. Celle-ci est installée dans la maison du sacristain, un petit bâtiment accolé au flanc nord de l'église. Un grand arc ogival délimite la nef du sanctuaire. Celui-ci est surélevé par une plate-forme et délimité par une balustrade ornée de motifs en ogive. Devant la balustrade, se trouvent la chaire, le lutrin et les fonds baptismaux. Le lutrin et la chaire sont positionnés près du centre de l'église pour illustrer l'importance de la transmission de la parole de Dieu dans le service religieux. La table de communion est située au fond du chœur. La partie basse du mur de l'abside est lambrissée de boiseries formant une arcade sculptée de trois ogives par pan.

Des tribunes latérales positionnées de part et d'autre de la nef et interrompues par les colonnes, s'avancent sur l'espace central accentuant ainsi leur présence. Cette organisation particulière suggère encore une fois l'importance de la transmission de la parole. La face avant des tribunes est ornementée d'une arcade constituée d'une série de colonnettes à chapiteaux. On retrouve l'orgue sur la tribune arrière.

L'éclairage joue aussi souvent un rôle important dans la caractérisation des espaces des églises anglicanes. On recherche une atmosphère apaisante et tamisée, empreinte d'un certain mysticisme et non pas une monumentalité orientée vers la mise en lumière de statues ou de motifs figuratifs.



Photo de l'intérieur de l'église anglicane, non datée. Archives du diocèse anglican de Montréal.

Les couleurs intérieures contribuent au mysticisme souvent recherché dans les églises anglicanes de la moitié du 19^e siècle. Selon l'illustration noir et blanc ci-haut, on suppose que les murs et les plafonds possédaient une polychromie assez sobre. La couleur des moulurations, des nervures et des boiseries vient rehausser les parois des murs et des plafonds par des contrastes.

Les vitraux du chœur sont tous donnés par divers membres de la communauté. Ils ont été réalisés par l'atelier J. C. Spence and Sons de Montréal. La maçonnerie de l'église a été réalisée par Bourgoin & Bruneau, la menuiserie et l'ébénisterie par Edward Maxwell, le plâtre par Phillips & Wand, la peinture par H. Millen, le chauffage, l'éclairage et la ventilation par C. Garth²¹.

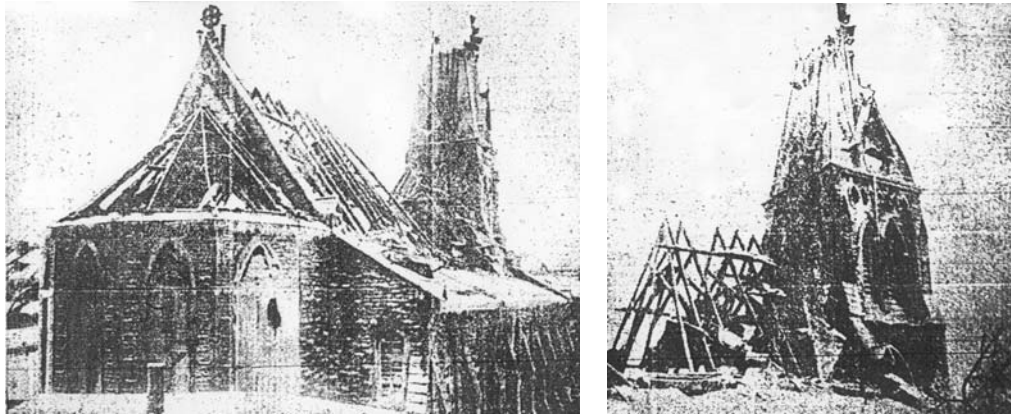
Le sous-sol est un grand espace haut de 14 pieds qui fait la largeur et la longueur de l'église. Outre le fait qu'on y retrouve un « sunday school », un « day school » et une bibliothèque, aucune information n'a pu être trouvée sur la finition de ces salles.

²¹ Ce Charles Garth serait le propriétaire de la maison Garth voisine.

L'église catholique

En 1922, l'église anglicane vend à la communauté syrienne catholique : elle entreprend promptement une campagne de décoration. À peine ces travaux terminés, un incendie dévaste l'intérieur de l'église ne conservant que la carcasse de maçonnerie massive.

Selon la description et les photographies suivant l'incendie, il est facile de déterminer que le décor intérieur actuel provient pour sa grande part, de la reconstruction de 1923. Le compte rendu publié le lendemain²² souligne d'ailleurs le désastre et décrit l'étendue des pertes. Il indique toutefois que les confessionnaux et le chemin de croix sont épargnés ; les bancs auraient été ravagés.



Photographies au lendemain de l'incendie. La Presse 14 février 1923.

Le clocher de pierre a survécu à l'incendie. La présence de poutres calcinées en témoigne. Les cloches sont demeurées en place malgré la chute de la flèche.

Suite au désastre, on décide de rebâtir une nouvelle flèche de moindre envergure. Le clocher sera dorénavant chapeauté de quatre tourelles de coins avec, au centre, une nouvelle flèche octogonale plus mince et beaucoup moins haute que la précédente. La nouvelle flèche recouverte de tôle métallique peinte possède beaucoup moins de présence et d'envergure. Sa prédominance sur son environnement est discutable aujourd'hui.

Les murs de pierre latéraux qui ont résisté au feu montrent les mêmes ouvertures. La nouvelle fenestration de l'église de 1923 reprend, à l'identique, les anciennes fenêtres à ogives, formées de trois lancettes. De nouveaux vitraux y sont installés.

²² s.a. "Un autre temple catholique détruit". La Presse, 14 février 1923.



La flèche de 1923 et murs latéraux. Photographie vers 1975, Archives de la CUM.

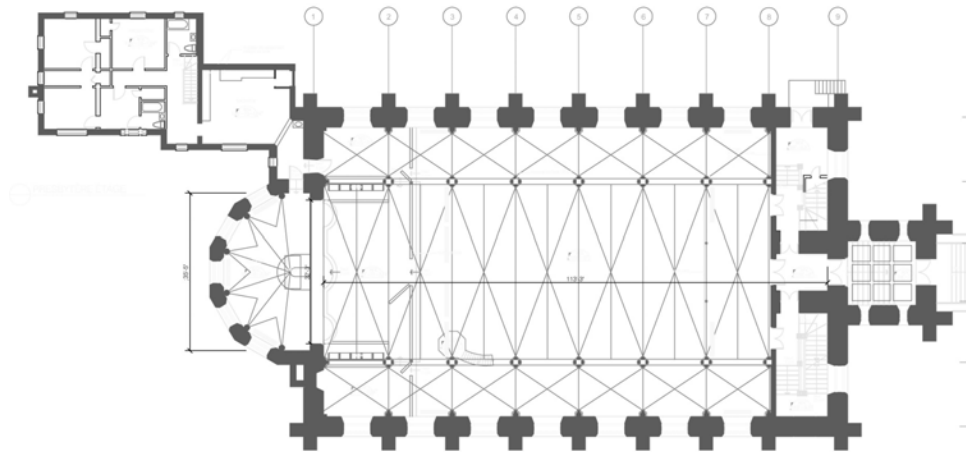
La nouvelle toiture reprend les mêmes pentes que l'ancienne, suivant le profil des murs pignons de pierre. Cependant les lucarnes triangulaires ne sont pas reprises. Le toit est recouvert en 1923, de tuiles de fibro-ciment qui donnent un aspect similaire à l'ardoise de l'époque tandis que les bas-côtés sont recouverts de pannes de tôles métalliques. Le fibro-ciment a, depuis, été changé.



Recouvrement de toiture actuel, 2004.

L'intérieur de l'église catholique

Le plan rectangulaire de l'église anglicane convient aisément à l'établissement d'une communauté catholique. Il y a donc peu de changements dans l'organisation générale des lieux. Une nouvelle voûte est construite aux mêmes dimensions que l'ancienne et les bas-côtés sont couverts d'un plafond voûté. Les tribunes latérales ne sont pas reconstruites.



Relevé architectural, réalisé par Andres Escobar, architecte, 2000.



Bas-côtés de l'église, 2004.

La décoration, entreprise suite au changement de propriétaires, compose avec les traces de l'architecture néogothique encore présentes. Elle reflète maintenant les principes du rite catholique et le goût particulier des Syriens. La voûte est peinte en bleu pâle presque aqua, des étoiles dorées au pochoir sont appliquées ; des figures d'angelots sont insérées. Comparativement au lieu anglican, la couleur des arêtes est moins prononcée et de ce fait anime beaucoup moins le plafond. Le décor de teintes pastelles unit les arcades de la tribune arrière en vieux rose et bleu aqua aux murs chamois de la nef et aux colonnes jaunes ocre.



Angelot de plâtre inséré à l'arête d'une voûte, 2004

Les croisées d'ogives possèdent aussi des couleurs qui se démarquent très peu du plafond voûté. Elles ne sont pas accentuées et rehaussées par des tons contrastants comme on le voyait pour le décor anglican. Les boiseries et divers motifs sculptés ornementaux sont peints de couleurs pâles, tout comme les plafonds. En général, la nouvelle palette de couleur a moins de présence que dans l'ancien décor.



Voûte de la nef, 2004.

L'ornementation architecturale est moins omniprésente laissant place aux tableaux et à l'art statuaire comme en fait foi les deux statues qui bordent l'entrée au chœur (se référer à la photo suivante).

Un arc ogival, avec une inscription au pourtour²³, encadre le chœur fermé par une balustrade sculptée de motifs d'ogives. Cependant l'abside ne possède plus d'ornementation gothique dans la partie basse de ses murs. Surmonté d'un baldaquin à coupole dorée, l'autel de marbre blanc domine l'abside et prend préséance sur le décor très discret. Des stalles de chêne, sculptées de motifs néogothiques, sont disposées de part et d'autre du chœur dans la huitième et dernière travée.

Les cinq grandes verrières qui éclairent l'abside sont toujours présentes mais elles montrent une modification dans leur organisation. Le meneau central séparant les deux lancettes est maintenant interrompu juste sous l'oculus trilobé, de manière à laisser place à un grand vitrail occupant la pleine largeur de la baie. Les vitraux qu'on y retrouve maintenant ont tous été conçus par l'atelier de J. P. O'Shea ; ils représentent des scènes bibliques.



Photographie ancienne de l'intérieur syrien pendant une célébration, non datée. Tirée du livre du centenaire de la paroisse de Saint-Sauveur de Montréal, 1892-1992.

²³ Cette inscription, présente sur les photographies de 1975, est aujourd'hui disparue.

La chaire des anglicans, dont la cuve était sculptée d'arcs en ogives, est réutilisée mais déplacée. On la juche à une dizaine de pieds du sol en l'accrochant à la colonne entre la sixième et la septième travée. Elle est aussi adaptée à la nouvelle palette de couleur plus pâle.

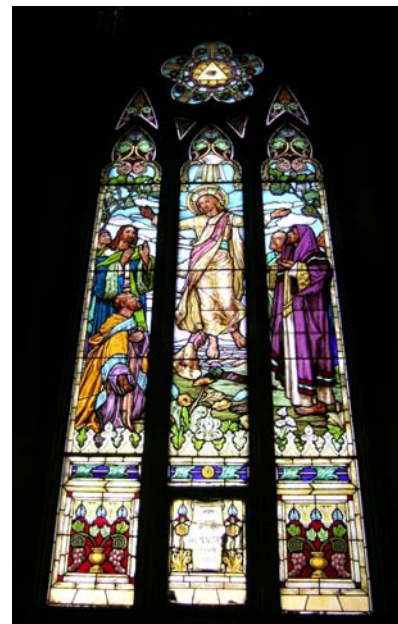


La chaire, 2004

La fenestration latérale de la nef de l'église demeure semblable ; cependant on y insère de nouveaux vitraux lors de la reconstruction de 1923. Certains ont été conçus par J. P. O'Shea and Co. qui en réalise sept. Quatre autres sont signés par la Maison Hobbs Mfg. Co. et deux par Guido Nincheri qui illustre l'Assomption et l'Ascension de Marie²⁴.



Deux vitraux de l'abside. On remarque la section basse du vitrail de gauche a été remplacée. 2004.



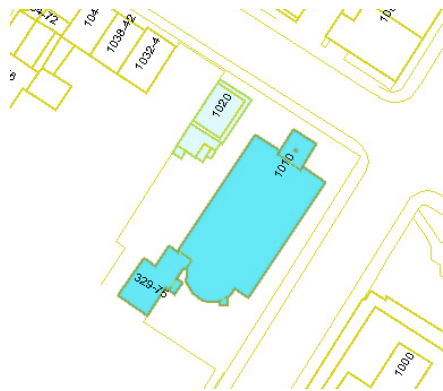
Un des deux vitraux de Guido Nincheri. 2004.

²⁴ Il pourrait s'agir des plus anciens vitraux de Nincheri à Montréal, réalisés juste avant les vitraux de l'église Notre-Dame-de-la-Défense.

La maison du sacristain ou le presbytère (329-375, avenue Viger Est)

En 1865, lors de la construction de l'église, on érige un petit appendice au flanc nord de son abside. Cette petite construction indépendante d'une facture beaucoup plus sobre et discrète est la résidence du sacristain.

Cette demeure est peu visible à partir de la rue de par son implantation en arrière-cour. L'édifice montre une volumétrie simple avec un décroché à l'arrière qui épouse directement les lignes de lots nord et est. La maison s'est donc implantée directement le long de la ligne de la future propriété de Charles Garth et de la ruelle commune.



Plan d'implantation de l'église et du presbytère. Extrait du site internet du navigateur urbain.



Façades nord et est du presbytère (2004).

Disposant du terrain derrière l'abside de l'église comme cour avant, l'édifice montre une marge de recul importante par rapport à l'avenue Viger. L'entrée principale de l'édifice s'effectue par le biais d'un porche en bois surmonté d'un fronton et d'un toit à deux versants lequel se détache du volume de brique principal.



Façades sud et ouest du presbytère (2004).

La construction de brique de deux étages montre une architecture beaucoup moins élaborée que celle de l'église. Elle ne possède pas d'ornementation ou d'appareillage de maçonnerie particulier. Les fenêtres sont de simples percements réguliers et rectangulaires, où des briques en soldat soulignent le linteau ; une pierre de taille régulière forme l'allège. Les façades sud et ouest sont revêtues de brique de couleur chamois alors que la face nord montre une brique rouge. La répartition de même que la dimension des ouvertures sur les trois façades montrent une composition assez contemporaine. L'ornementation est limitée au proche de la façade sud. La porte est joutée de panneaux vitrés et de pilastres en bois sculptés de cannelures. Cependant, une partie de la façade Est de l'immeuble, au niveau de la jonction avec l'église, reprend les matériaux et le langage architectural de l'église. Ce détail demeure très étrange puisque le reste de l'édifice montre une facture beaucoup plus contemporaine.



Porche du presbytère (2004).

Le toit-terrasse est recouvert en partie de tuiles de fibro-ciment dans sa partie la plus orientale de la façade nord à la jonction avec l'église et de bardeaux d'asphalte pour le reste.

Le changement de revêtement de toiture correspond à un changement de type de briques sur la face nord.

Ce changement de matériau de revêtement sur la façade nord de même que l'utilisation de la brique chamois suggèrent un système constructif plus contemporain, le parement de brique ne comportant pas de boutisses. Il est donc probable que l'immeuble actuel, bien qu'il reprend exactement l'implantation illustrée sur le dessin de 1870 (voir plus bas au point 2.2.2, l'illustration intitulée : Extrait d'un plan de propriété, CA601, S53, SS1, P754, ANO), ait été très largement modifié. La construction que l'on retrouve aujourd'hui à cet emplacement a été modifiée au cours des années et ce, à quelques reprises. Aurait-il été reconstruit en 1923 suite à l'incendie ?



Façade nord du presbytère, 2004.



Façade ouest du presbytère, 2004

On peut supposer que la maison du sacristain était en mesure de devenir un presbytère sans exiger de modifications importantes. L'immeuble d'aujourd'hui possède toujours deux liens avec l'église. Au second niveau, du côté est de l'escalier central, on retrouve une pièce comportant de grandes armoires. Cette pièce est la sacristie et donne accès au chœur de l'église. L'ouverture est surmontée d'un arc brisé surbaissé entouré d'une frise décorative peinte. Fait particulier, la sacristie possède un plafond à pans coupés en plâtre dont les arêtes sont rehaussées de moulures en bois foncé. Ce niveau de détail et de décor est exceptionnel pour la maison. En effet, les intérieurs sont plutôt sobres, voire dénudés illustrant la facture d'une construction beaucoup plus contemporaine que l'église. À l'étage, trois chambres et deux salles de bain sont aménagées.



La sacristie et le lien avec l'église (2004).

Au rez-de-chaussée, la pièce la plus importante est le salon double. À partir de ce niveau, on peut accéder à la salle communautaire de l'église. La chaufferie de l'église est localisée au sous-sol du presbytère.²⁵

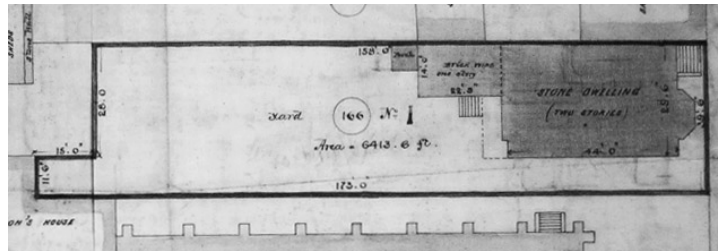


²⁵ Un article, paru dans le *Illustrated Supplement to The Gazette* en 1864, mentionne que la maison du sacristain abritait déjà le «steam apparatus for heating the church». Le rapport d'inspection de la ville de Montréal en 1938 fait mention d'un système de chauffage à la vapeur et à l'eau chaude. (Archives CUM)

Salon double du presbytère (2004).

La maison Garth, 1020 rue Saint-Denis

En 1871, Charles Garth construit une résidence sur son terrain de la rue Saint-Denis, tout juste au nord de l'église. Montrant tous les signes d'une demeure bourgeoise de l'ère victorienne de Montréal, l'immeuble est sous influences néogothiques, ce qui n'est pas sans rappeler le style de l'église.



Extrait d'un relevé des propriétés de C. Garth, réalisé par H. M. Perrault le 14 février 1880. ANQ

Construite comme résidence privée, elle est par erreur souvent identifiée comme maison du sacristain ou comme presbytère en raison de son positionnement à proximité de l'église et de son langage architectural similaire. Au niveau du quartier, la résidence s'intègre très bien aux résidences déjà présentes depuis la moitié du 19^e siècle.



Façade de la maison Garth (2004).



La maison Garth à l'époque du restaurant "La Pichollette" (photographie transmise par la propriétaire)

Un petit volume de brique d'un étage muni d'un porche est adossé à la façade arrière du carré principal. Le décroché formé par ce petit volume et le porche ont été construits au fil des années.



Façade arrière de la maison Garth, 2004.

Les murs avant et latéral sont de pierre calcaire locale alors que le mur arrière est constitué de briques d'argile. Bien qu'adapté à une construction résidentielle, l'ensemble montre un ouvrage de maçonnerie traité comme celui de l'église. Les pierres bossagées jumelées à des pierres de taille et moulurées pour les chaînages d'angle, les bandeaux et les changements de plans pour les linteaux et encadrements de fenêtres donnent du relief aux façades de pierre. Le chaînage d'angle avec mouluration à l'arête marque la transition avec la façade latérale. Celle-ci est ponctuée de deux motifs décoratifs sculptés, insérés de part et d'autre de l'oriel de bois du deuxième étage. L'oriel en façade possède trois longues fenêtres, surmontées d'arcs brisés surbaissés, une figure s'apparentant au style tudor. Les autres fenêtres au deuxième étage, sont rectangulaires et montrent, elles aussi, un fin détail de mouluration dans l'encadrement. L'entrée principale est surmontée d'un arc brisé surbaissé. Un escalier massif avec garde-corps à chaperons en pignon décoratifs, sculptés en pierre calcaire, donne accès à l'entrée.



Façade latérale de la maison Garth (2004).

Les deux grandes portes de l'entrée de bois vernis foncé ont des motifs gothiques sculptés et possèdent des regards de verre à motifs incrustés.

La composition architecturale de la façade principale est simple malgré la présence de l'oriel au rez-de-chaussée. L'édifice possède des fenêtres de bois à guillotines.

Le toit mansardé est recouvert d'ardoises noires avec insertion d'ardoises vertes qui forment des motifs en losange sur la face sud. Du bardeau d'asphalte recouvre la façade arrière. Des lucarnes avec fenêtres à arcs brisés surbaissés, disposées sur les trois faces du toit mansardé, animent la toiture.

Intérieur

La maison laisse encore transparaître l'organisation intérieure d'une résidence bourgeoise typique même si au cours des années les nombreux changements d'usage ont pu générer plusieurs modifications. Les cloisons sont à leurs emplacements d'origine.

Au rez-de-chaussée, deux grandes pièces communiquent par des portes rétractables dans un mur séparateur. Ces pièces ornementées devaient être utilisées comme salon et salle à manger. Des corniches de plâtre de profils complexes bordent les plafonds. Une large tablette appuyée sur une arcade de trois arcs brisés surbaissés en marbre blanc avec colonnettes de marbre veiné rose habillent un radiateur caché derrière une grille ouvragée de couleur dorée. On retrouve aussi de larges miroirs dans des encadrements de plâtre mouluré au-dessus de chacun de ces cabinets. Un récent revêtement de plancher en bois recouvre les deux pièces. Des lampes suspendues en bronze patiné éclairent toujours l'espace. La pièce du fond située de l'autre côté de l'entrée latérale ne montre plus d'éléments de décor qui pourraient référer à son ancienne fonction.



Les deux grandes pièces communicantes (2004).



Cabinet de radiateur décoratif (2004).

Dans le hall se trouve un bel escalier qui distribue les quatre niveaux. Le premier poteau du garde-corps est surmonté d'une ancienne lampe au gaz. La balustrade de l'escalier formée d'une arcade d'arcs en ogive a été modifiée tout en conservant ses caractéristiques essentielles.



Hall et escalier (2004).

Au premier étage, deux grandes pièces sont accessibles par une antichambre. Cette dernière donne sur l'oriel latéral qui offre une vue intéressante sur l'église. Les deux chambres sont, tout comme l'antichambre, pourvues de corniches de plâtre. Les planchers sont constitués de larges planches de pins.



L'antichambre (2004).



La grande pièce donnant sur l'arrière de l'ancienne résidence (2004).

Au dernier niveau est aménagé un logement. Le cloisonnement a été modifié. On peut tout de même distinguer l'aménagement possiblement originel de petites chambres de service donnant sur la rue. Même si les encadrements de portes sont plus simples qu'au rez-de-chaussée, ils demeurent au dernier étage, larges et épais. Un vitrail plafonne la cage d'escalier à ce niveau.



Cuisine du logement au troisième étage (2004).

Au sous-sol, on retrouvait autrefois, à l'arrière, la cuisine et la salle des fournaies, alors qu'à l'avant se trouvaient possiblement des chambres pour les domestiques. Des bureaux y sont aujourd'hui aménagés parmi les murs de soutien en brique d'argile dénudés de leur plâtre et percés de nouvelles ouvertures.



Sous-sol réaménagé en bureaux (2004).

Au niveau du décor, on doit souligner l'ouvrage de boiserie très présent tant au rez-de-chaussée qu'aux étages. Les cadres de portes et les plinthes montrent un niveau de mouluration complexe et de grande définition dans le détail. Plusieurs de ces éléments font référence à une stylistique gothique. Les larges portes du rez-de-chaussée sont surmontées d'entablements détaillés habillant des arcs brisés surbaissés qui épousent la forme des portes. Le limon de l'escalier est orné de motifs d'arcs brisés surbaissés sculptés. Les boiseries sont généralement teintes d'un brun foncé, de manière à exercer des contrastes avec les parois.



Détail d'un cadre de porte au rez-de-chaussée (2004).

2.2.2 Degré d'authenticité

Église

Il est toujours difficile de juger le degré d'authenticité d'un édifice avec une pareille évolution. L'église a été utilisée plus longtemps après l'incendie qu'avant. L'objet de référence d'origine devient donc discutable. Depuis sa construction en 1865, l'église a affronté trois événements majeurs qui ont affecté l'intégrité de son architecture; la vente à une autre communauté d'une tradition religieuse différente, un incendie qui anéantit presque la majorité de ses intérieurs et finalement, sa désaffectation, depuis 1995.

En 1923, l'église a perdu la configuration interne de ses bas-côtés, ses tribunes latérales de même que tout son décor d'origine à la polychromie rehaussée. Même si la communauté syrienne récupère des éléments du mobilier d'origine comme la chaire et qu'elle réalise un nouveau décor intérieur possédant ses qualités intrinsèques, l'église ne présente plus le même caractère et la même atmosphère. La configuration et l'organisation générale sont tout de même reproduites. La voûte de la nef et la fenestration sont des exemples où la reconstruction de 1923 reproduit l'architecture de 1865.

Ayant résisté aux flammes, les murs massifs de pierre et le clocher peuvent donc être qualifiés d'authentique. La toiture reconstruite selon le profil original est recouverte en 1923 de tuiles en fibro-ciment, un matériau moins coûteux que l'ardoise. Ce choix économique maintient un aspect similaire à l'ardoise et n'affecte pas l'intégrité de l'église et son architecture extérieure. Il n'en est pas de même de l'actuel recouvrement métallique.



Photo illustrant la toiture recouverte de tuiles en fibro-ciment, 1975. Archives de la CUM.

La perte de la flèche, qui donnait à l'église toute sa prédominance sur le quartier au cours du 19^e siècle, est significative. La nouvelle flèche ne possède ni la hauteur ni l'élancement de l'ancienne. Ses proportions altèrent la qualité plastique de la façade. Cette version de la flèche n'a pas été étudiée avec le même souci de composition et ne produit absolument pas l'effet si prestigieux de l'originale.



Détails de la flèche datant de 1923 (2004).



Photo prise avec du recul montrant la flèche de 1923 (2004).

Aujourd'hui, l'extérieur de l'église montre la même facture, les mêmes éléments et les mêmes particularités qu'au moment de la réouverture de l'église syrienne catholique en 1923. Les vitraux datant de cette époque ont été conservés (à l'exception de quelques bris) malgré l'état des fenêtres. Le recouvrement de la toiture par un revêtement de pannes d'acier profilées pré-peintes est la seule chose qui affecte l'intégrité de l'église de 1923. Il pouvait être acceptable, dans le contexte qui prévalait, de remplacer l'ardoise par des tuiles de fibrociment puisque ce matériau reprenait le mode d'installation de l'ardoise ménageant ainsi l'effet original. Il en est autrement pour les tôles existantes en acier de couleur pâle installées

depuis moins de 30 ans. Elles ne correspondent pas du tout au langage de l'église et viennent altérer l'effet souhaité par la configuration à deux pentes de la toiture.

Les finis intérieurs ne semblent pas avoir été modifiés depuis que les Syriens ont décoré l'église en 1923. L'inscription au pourtour de l'entrée du chœur a cependant été retirée entre 1975 et 1992. Le départ des Syriens a entraîné la perte du mobilier liturgique et de l'art statuaire. Le retrait de ces éléments qui occupaient une place prépondérante dans le décor affecte négativement l'ensemble de l'ornementation. Le démantèlement des bancs et des stalles crée un effet de vide dans l'église. La chaire et les chandeliers sont les seuls vestiges du mobilier de l'église de 1923.

Quant au sous-sol, des problèmes techniques ont eu pour effet de démolir les finis et probablement l'organisation des salles. Le degré d'authenticité de ce niveau est pratiquement nul.



Intérieur de l'église aujourd'hui (2004).

Presbytère

Même si on relate dans un article de l'époque²⁶ que le presbytère est épargné par l'incendie de 1923, plusieurs indices laissent croire le contraire. Le langage architectural utilisé, tant pour les intérieurs que pour l'enveloppe, correspond à une construction bien postérieure à 1865, date de construction de la maison du sacristain.

Si on compare le plan de propriété datant de 1870 et un plan récent du domaine bâti (voir illustrations plus bas) on remarque que la maison du sacristain possède la même empreinte au sol. La carte de 1870 identifie la maison comme un bâtiment de pierre. Aujourd'hui seule la partie de la façade est connectée à l'église est en pierre. C'est aussi dans ce secteur que se retrouve la sacristie, la seule pièce montrant un décor d'une inspiration associable à celui de l'église anglicane.

Le langage architectural, les matériaux et le mode de construction utilisés pour le reste de l'immeuble sont beaucoup plus contemporains et correspondraient à une reconstruction sur les mêmes fondations suite à l'incendie de 1923.

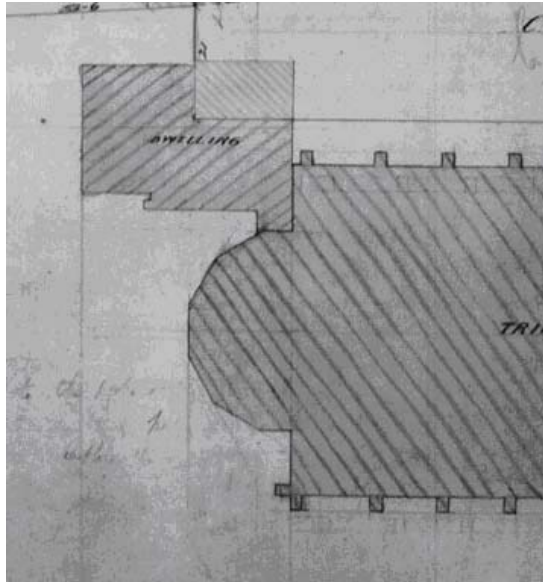
Au niveau de la couverture, le secteur plus ancien possède un revêtement de tuiles de fibrociment tout comme celui qui a été installé sur l'église lors de sa reconstruction. Le reste du toit du presbytère, de même forme, est cependant recouvert d'un matériau encore plus récent : le bardeau d'asphalte qui pourrait correspondre à une construction subséquente tout comme le revêtement de briques chamois des murs.

Selon le Service des permis et inspections de la Ville de Montréal, un agrandissement du presbytère a eu lieu en 1940. Cependant, un relevé du Service des estimations, datant de 1938, indique la même implantation qu'aujourd'hui. L'absence de plans concernant ce bâtiment ne permet pas de statuer avec précision sur son évolution, cependant nous pouvons affirmer que le bâtiment a subi des transformations majeures dans les années 1930 - 1940.

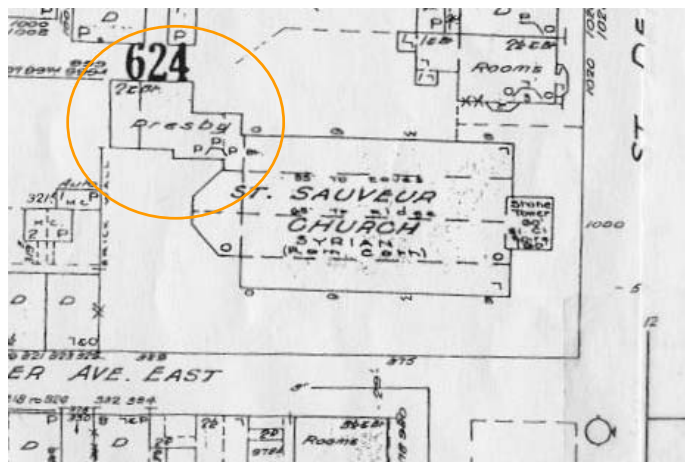
Malgré toutes ces informations dont certaines sont contradictoires, la période des années 1930 et 1940 serait vraisemblablement l'époque de la reconstruction de la section arrière du presbytère.

On pourrait aussi poser comme hypothèse que la maison originale du sacristain avait une facture similaire à la section de mur de pierre encore visible sur sa façade Est de l'église. Si cette théorie trouve confirmation, l'authenticité du presbytère serait presque nulle.

²⁶ s.a. « Un autre temple catholique détruit ». *La Presse*, 14 février 1923.



Extrait d'un plan de propriété montrant que le presbytère tout comme l'église était construit de pierre, CA601, S53, SS1, P754, ANQ.



Carte de 1954, The Underwriters Survey Bureau. BNQ.

1020, rue Saint-Denis

L'enveloppe architecturale de cette ancienne résidence a conservé toutes ses caractéristiques originelles à l'exception d'un agrandissement à l'arrière qui a commandé la démolition de l'ancien porche.

Même si quelques cloisons intérieures montrent de nouvelles ouvertures à différents endroits, toute l'organisation intérieure de cette résidence bourgeoise est encore perceptible à l'exception du sous-sol.

L'ornementation et le décor d'origine sont aussi encore très présents. La pièce au rez-de-chaussée, située à l'arrière, est réaménagée et agrandie. C'est d'ailleurs la pièce qui a été la plus affectée par l'insertion de l'usage bureau.



Pièce correspondant à un ancien boudoir (2004).

La qualité et l'ampleur des moulures, des cadres de portes, des plinthes, des corniches et des manteaux de cheminée permettent d'avancer que ce décor est d'origine.

En somme, cette ancienne résidence a su conserver tout son caractère malgré quelques maladresses dues à des campagnes de rénovations et des changements d'usages importants au cours des années.



Vestibule latéral correspondant à l'ancien porche extérieur (2004).



Façade arrière montrant le volume de briques original et l'ajout en clin d'aluminium (2004).

2.2.3 État physique

Église

L'église abandonnée depuis 1995 montre des signes de détérioration liés à un manque d'entretien.

L'ouvrage de maçonnerie est généralement en bon état mais montre çà et là, des fissures et des déplacements : tel est le cas de l'escalier principal et des contreforts. Des travaux de rejointoiement ont été exécutés il y a quelques années. La différence dans la nature et le coloris du mortier en témoignent. Les sections de murs des bas-côtés ne montrent pas de déficiences. Une visite sommaire de l'intérieur n'a pas permis de constater des fissures ou des signes liés à des mouvements structuraux.



Contreforts (2004).

L'ouvrage de pierre est relativement sale dans les parties basses des murs de même qu'au pourtour des ouvertures.



Ouvrage de pierre sali par la pollution (2004).



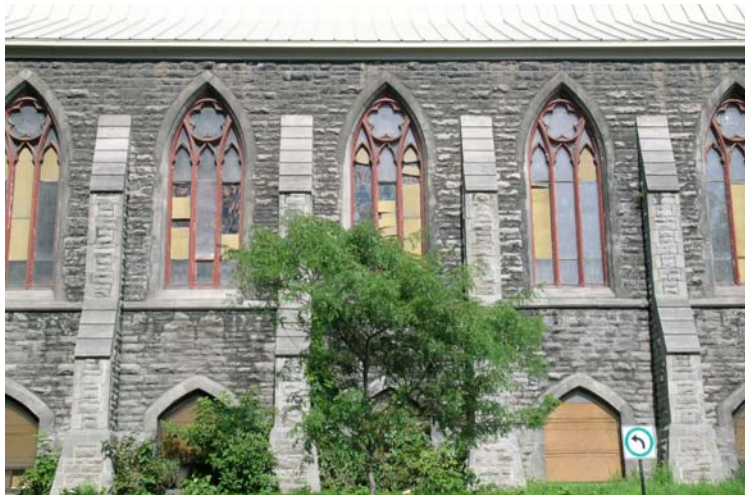
La flèche recouverte de tôle en acier galvanisé montre des signes de rouille (2004).



Toiture en tôle (2004).

La couverture d'acier pré-peint semble en bon état malgré les traces d'infiltrations et les réparations au plâtre de la voûte. Il est difficile de dater ces réparations. Ont-elles été réalisées avant ou après l'installation de la couverture d'acier ?

Les fenêtres extérieures sont en très mauvais état. De nombreux verres sont brisés ou manquants. Certaines sections de fenêtres ont d'ailleurs été obturées avec des contreplaqués.



Fenêtres (2004).

Au sous-sol, d'importantes infiltrations d'eau au niveau des fondations ont nécessité la démolition des planchers et le creusage de tranchées donnant une allure sinistrée. On note aussi des modifications structurales importantes. Dans un premier temps, des colonnes d'acier ont renforcé les colonnes de bois dans les années 1950. Dans un deuxième temps, afin de dégager une partie de l'espace, des poutres d'acier ont été ajoutées et des colonnes ont été doublées pour recevoir le report de charge et ainsi éliminer les colonnes du centre de l'espace.



Sous-sol de l'église (2004).

En ce qui a trait aux finis intérieurs comme mentionné plus haut, des ragréages ponctuels de plâtre au niveau des voûtes de l'église sont visibles. Ces surfaces ragréées sont inégales et n'ont pas de finition. Il est impossible de savoir si les problèmes d'infiltrations, qui ont causés ces détériorations, ont été corrigés. D'autres secteurs montrent toujours des problèmes de délaminage du plâtre et d'exposition des lattes de bois sous-jacentes.



Plâtre défectueux au-dessus de l'entrée latérale (2004).



Plâtre défectueux dans la nef (2004).

Le système pictural, datant de l'époque de la décoration par les Syriens, est toujours présent mais très terni par la saleté. Le démantèlement de la balustrade et des bancs permet de détecter les différentes campagnes de peinture.



Accumulation de saletés sur la peinture (2004).



Éléments enlevés, modifiés (2004).



Profil et traces au mur et au plancher du mobilier (2004).



Stalles et bancs démontés (2004).

Les finis de plancher sont endommagés. Le démantèlement des bancs a évidemment laissé des traces sur le plancher de lattes de bois. La plate-forme du chœur est aujourd'hui complètement ouverte en façade.



Traces du mobilier au plancher (2004).

Presbytère

L'édifice est relativement en bon état malgré la fermeture de l'alimentation d'eau et du système de chauffage. Sur la façade nord, les sections de mur de briques de part et d'autre de l'entrée sont fortement détériorées. La section basse du mur où les joints sont complètement évidés est si endommagée qu'on peut retirer certaines briques sans instrument. Le revêtement de briques de couleur chamois est en excellente condition sur les faces sud et ouest.

Le revêtement de toiture en bardeaux d'asphalte montre des bordures qui retroussent. La durée de vie utile de ce type de matériau est terminée. Les solins de tôle qui bordent le toit et ses arêtes montrent des signes importants de corrosion susceptibles de créer des infiltrations.



Mur de briques abîmé (2004).

1020, rue Saint-Denis

L'édifice semble en bon état. L'ouvrage de pierre est en bonne condition et la fenestration est bien entretenue. Au niveau de la toiture, plusieurs ardoises sont noircies et certaines sont manquantes ou brisées.

À l'intérieur, les boiseries ont été décapées. Les défauts des ouvrages dont les épaufrures dues aux chocs ont été mis à jour par ce traitement.



Boiseries décapées (2004).

2.2.4 Concepteurs

Les architectes de l'église anglicane Trinity sont Lawford & Nelson. La firme, formée de Frederick Lawford et de James Nelson, est active de 1860 jusqu'au décès de Lawford en 1866. Les deux architectes travaillaient ensemble, en association avec John William Hopkins, avant de former leur propre bureau.

Différents fonds concernant ces architectes ont pu être consultés, entre autres aux Archives Nationales du Québec (fonds P 366) et aux Archives de l'Ontario (Horwood Collection). La Collection d'architecture canadienne de l'Université McGill possède aussi un fonds sur les architectes ; il comprend trois dessins dont une perspective de l'église Saint James the Apostle. À travers les recherches entreprises auprès de l'église anglicane, du diocèse anglican et de la communauté syrienne, il n'a pas été possible de retracer les plans de l'église. Les archives anglicanes du diocèse ne possèdent que des documents secondaires (livrets commémoratifs et articles de journaux). Les archives de l'église Trinity Memorial ainsi que celles de la paroisse Saint-Sauveur nous sont demeurées inaccessibles. Toutefois toutes les personnes en charge confirmaient l'inexistence de plans ou de devis de construction.

Frederick Lawford (1821-1866) est né en Angleterre. Il amorce sa carrière en architecture à Londres au début des années 1850 en association avec Richard W. Heneker (1823-1912). Il est possible que les deux architectes se soient rencontrés alors qu'ils travaillaient au bureau de Charles Barry (1795-1860). Lawford et Heneker quittent l'architecture pour devenir commissaires à la British American Land Co. à Sherbrooke au Québec. À son arrivée au Canada en 1853 ou 1855, Lawford s'associe à John William Hopkins (1825-1905) et James Nelson (1830-1919). Il se consacre d'abord à l'architecture commerciale et industrielle, fournissant les plans de plusieurs bâtiments à proximité du port de Montréal et du canal de Lachine²⁷. De 1860 à 1866, il travaille en association avec James Nelson. Il décède à Sherbrooke, le 11 août 1866.

James Nelson (1830-1919) est né à Belfast en Irlande. Il immigré à Montréal vers 1850 où il ouvre rapidement une pratique architecturale en partenariat avec John William Hopkins (1825-1905). Il y travaille jusqu'en 1860, année où il forme avec Frederick Lawford, une association qui durera jusqu'au décès de ce dernier. En 1866, Nelson devient associé avec Foiley ; plus tard, il pratiquera seul jusqu'en 1883. De 1883 à 1892, il s'associe avec l'architecte Christopher Clift. Membre fondateur de l'Association des Architectes de la province du Québec, formée en 1890, il en sera le président en 1893-1894. De 1892 à sa mort en 1919, Nelson travaille principalement seul. Toutefois quelques uns de ses derniers projets sont réalisés en association avec son fils Christopher aussi architecte. Nelson est reçu associé à la Royal Canadian Academy en 1880. Il décède à Arundel, Québec, le 18 février 1919.

²⁷ Gauthier, Raymonde. Construire une église au Québec. Montréal, Libre Expression, 1994. p. 170-171.

2.2.5 Œuvre des concepteurs

La pratique de Lawford & Nelson n'obtiendra pas de grandes commandes publiques comme celle de Hopkins, Lawford et Nelson. La raison : l'association n'aura duré que six ans. Elle a tout de même travaillé à la construction de banques, de résidences ainsi qu'à plusieurs grandes églises protestantes érigées à Montréal et d'autres provinces du Canada²⁸. Le mandat pour l'église Trinity arrive tout juste après celui de Saint James the Apostle, une autre église anglicane située plus à l'ouest. L'examen de la production de Lawford et Nelson ne permet pas de faire ressortir un style ou une signature architecturale.

L'incendie de 1923 qui ravage l'église Trinity et les reconstructions qui en modifient quelque peu le caractère, font que Saint James the Apostle est probablement le meilleur exemple de la production de la firme. Des ajouts ont été effectués altérant la lecture de l'extérieur d'origine mais le volume intérieur possède encore plusieurs qualités de la construction de 1864.

À l'examen des réalisations de la firme que l'on retrouve plus loin, on note une architecture de bonne qualité qui s'inscrit dans les grands courants de l'époque. Si on exclut l'église Holy Trinity dans les Cantons de l'est (à cause de son échelle et de la différence des matériaux), les deux églises de Montréal présentent une bonne maîtrise des modèles et des préceptes mis de l'avant pour la construction de lieux de culte anglicans. Ces deux églises ne peuvent pas être considérées à titre de modèles ou de précurseurs. Toutefois leur architecture s'inscrit parfaitement dans le courant architectural de l'époque. Elles sont les deux constructions le plus souvent mentionnées de la pratique de Lawford et Nelson.

Les architectes Hopkins et Nelson seront de nouveau appelés à travailler ensemble en 1866 puisque c'est avec le concours de John W. Hopkins que James Nelson entreprend de compléter l'église sur laquelle travaillait Frederick Lawford au moment de son décès.

Tel que mentionné au point précédent, la production de la firme Lawford & Nelson n'est pas très bien documentée. Nous avons tout de même jugé bon d'établir une liste sommaire de réalisations à partir des informations rassemblées au fil de nos recherches. Il semblait intéressant d'inclure les réalisations des autres firmes avec lesquelles ils avaient travaillé. En raison du décès de Lawford, en 1866, la liste traite davantage des réalisations de Nelson.

²⁸ Ibid.

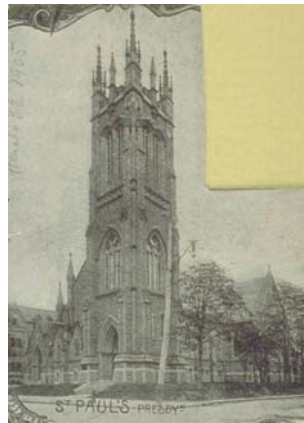
Liste de réalisations des firmes associées à Frederick Lawford et James Nelson

Hopkins, Lawford & Nelson

- 1853-60 Manoir Campbell, travaux de rénovations. Saint-Hilaire de Rouville.
1855 Osgoode Hall. Toronto, Ontario.
1856 Maison des Douanes. Kingston, Ontario.
1856 Bureau des postes. Kingston, Ontario.
1856 Édifice Carter. 420 à 430, rue Saint-Pierre, Montréal.
1857 Église protestante. Mascouche.
1857 Entrepôts de William Busby Lambe. 731, de la Commune Ouest, Montréal.
1858 Unitarian church of the Messiah. Rues de la Gauchetière et Beaver Hall Hill, Montréal. **DÉMOLIE**
1868 Église presbytérienne Saint Andrew and Saint Paul. Boulevard Dorchester, Montréal. **DÉMÉNAGÉE**



Saint John the Evangelist.
FPRQ, Inventaire des lieux de culte du Québec, 2003.



Église presbytérienne Saint Andrew and Saint Paul. 1905, Fonds Massicotte, BNQ

Lawford & Nelson

- 1863 Ontario Bank Building. Place d'Armes, Montréal. **DÉMOLI**
1864 Église anglicane Saint James the Apostle. 149, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
1864 Église anglicane Holy Trinity. 218, chemin Iron Hill, Lac-Brome.
1865 Église anglicane Trinity. 1010, rue Saint-Denis, Montréal.

James Nelson

- 1875-76 Eastern Township Bank. Sherbrooke.
1891 Saint James the Apostle. Ajout à l'église. Montréal.

Nelson et Flint

- 1889 Église méthodiste Trinity Douglas. Au coin des rues Saint-Antoine et Chomedey, Montréal. **DÉMOLIE**

Nelson et Clift

- 1883 ou 1886 Église protestante Saint Barnabas, Saint-Lambert. Agrandie en 1891 par l'architecte A. J. Cooke.

James et H. Charles Nelson

1895 Saint James the Apostle. Ajout d'une aile et prolongement de l'école attenante.
Montréal.

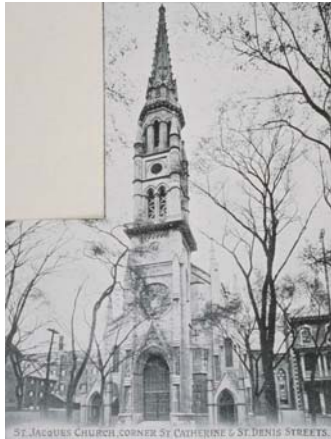
1896 Maison Marance de Rosay, 3700, avenue Laval, Montréal.

Pour le 1020, rue Saint-Denis, il n'a pas été possible d'établir qui en était l'architecte. Nous savons toutefois que la commande provient de Charles Garth, marguillier de l'église Trinity et que la construction est réalisée en 1871. Aura-t-il demandé le concours de James Nelson pour cette construction qui présente plusieurs similitudes avec l'église voisine ?

2.2.6 Production courante, comparables, précédents et modèles

Si l'église Trinity est la quatrième congrégation anglicane sur l'île de Montréal, ce n'est pas la quatrième église de cette dénomination à être construite. Plusieurs églises anglicanes se trouvaient dans la vieille ville à compter de 1840. Il était courant que les congrégations changent ou construisent de nouveaux lieux de rassemblement surtout pendant la seconde moitié du 19^e siècle afin de se rapprocher des fidèles ou d'augmenter la capacité d'accueil. En ce sens, Trinity suit le courant, se déplaçant à deux reprises avant de s'établir rue Saint-Denis.

Dans l'environnement immédiat de l'église, plusieurs lieux de culte sont déjà construits au moment de l'érection de l'église Trinity (1865). La cathédrale Saint-Jacques est reconstruite, suite à l'incendie de 1852, par John Ostell et Victor Bourgeau. Ce dernier a aussi réalisé, en 1851-53, l'église Saint-Pierre-Apôtre (boulevard René-Lévesque et rue de la Visitation). Plus à l'ouest l'église Saint Luke, rue de Champlain est construite en 1853 selon les plans de l'architecte Teavil Appleton. Plus tard s'ajoutent l'église Unie Saint-Jean (rue Sainte-Catherine et de Bullion) et l'église Sainte-Brigide (rue Alexandre-de-Sève et boulevard René-Lévesque).



Église Saint-Jacques, John Ostell, Victor Bourgeau, architectes. BNQ.



Église Saint-Pierre-Apôtre, 1851-53, Victor Bourgeau architecte (2004).



Ancienne église Saint Luke, aujourd'hui cathédrale Russe Orthodoxe Saint Peter and Saint Paul, 1853, Teavil Appleton, architecte. FPRQ, Inventaire des lieux de culte du Québec.



Église Unie Saint-Jean, 1894-96 Guillaume Mann, architecte. FPRQ, Inventaire des lieux de culte du Québec.

À l'exception de Sainte-Brigide, toutes ces constructions ont utilisé le néogothique comme style de base; toutefois elles se démarquent l'une de l'autre, tant par leur échelle (Saint Luke est de très petite dimension), par leurs matériaux (Saint-Jean est construite avec du grès rouge en façade) mais surtout par la racine du gothique qu'elles utilisent; gothique français pour Saint-Pierre-Apôtre, gothique anglais pour Trinity. Les anglicans, à cette époque, considèrent le gothique comme le style chrétien par excellence, particulièrement le gothique anglais du 13^e et 14^e siècle. Les catholiques abandonnent à compter de 1851, ce style pour la construction des églises, en raison de son coût prohibitif. Les protestants continueront à l'utiliser.

Les préceptes véhiculés par des groupes comme le Oxford Movement, la Camden Society et plus tard les ecclésiologues tendent à régir la dimension, la disposition et les composantes d'une église anglicane. L'église Saint John the Evangelist (1877-1879, Frank Darling et William T. Thomas, architectes) fait une application très rigoureuse de ce type de préceptes. L'église Trinity répond seulement à un certain nombre de ces règles.

L'élément extérieur marquant (maintenant disparu dans sa forme d'origine) est la tour porche et sa haute flèche qui s'inscrivent à l'avant et au centre appuyant la symétrie du lieu de culte. Cette flèche octogonale, animée de petites fenêtres à lancette et de bandeaux décoratifs à mi-hauteur, peut être liée aux modèles gothiques anglais. La flèche de l'église Trinity s'apparente d'ailleurs, par sa composition et par son amplitude, à celle de Christ Church (1856) et aussi à celle de Saint James the Apostle (1864). Toutefois leur positionnement diffère; le clocher de Trinity s'inscrit en façade alors qu'on le retrouve à la croisée du transept pour Christ Church et en tour latérale pour Saint John the Apostle, emplacement privilégié par les ecclésiologues.

Dans le contexte environnant, sa position de façade lui donnait une grande visibilité. Située en bordure du square, l'église devait être visible du sud tout comme du nord. Il est certain que les autres clochers du secteur, notamment celui de Saint-Jacques avec sa très haute flèche et la succession des clochers des églises Saint-Pierre-Apôtre et Sainte-Brigide, marquent aussi fortement le paysage urbain.

La tour-porche se retrouve dans plusieurs constructions situées dans l'environnement immédiat. Cette typologie est utilisée à l'église Saint-Jacques et à Saint-Pierre-Apôtre mais aussi à l'église méthodiste de la Trinité²⁹ (1864, C. P. Thomas, architecte), qui présente une tour-porche quelque peu engagée dans le corps central. L'église Saint John the Apostle, où la tour-porche est placée de façon latérale au corps principal, est un autre exemple.

Sans prendre modèle sur une église en particulier, Trinity s'inscrit dans les années de transition des constructions anglicanes de Montréal. Par la suite, les anglicans opteront pour des églises à plans plus irréguliers, favorisant les tours, souvent doubles et asymétriques, aux hautes flèches. En résumé, l'église Trinity ou Saint-Sauveur constitue un bon spécimen de l'architecture de cette époque.

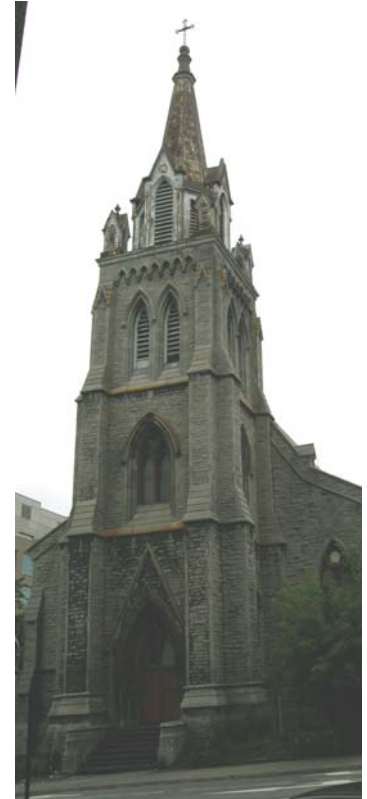
²⁹ Cette église était située sur la rue Sherbrooke à l'angle de la rue Clark. Elle a été utilisée depuis 1925 par la congrégation grecque orthodoxe. Incendiée en 1987, elle est démolie en 1997.



Saint-Jacques, carte postale BNO



Saint-Pierre-Apôtre (2004).



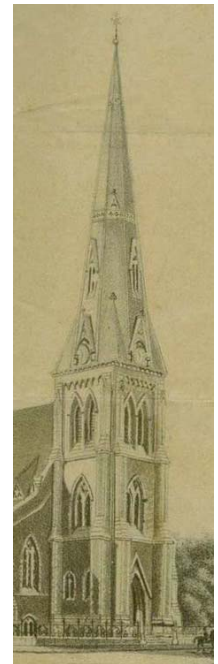
Saint-Sauveur ou Trinity (2004).



Saint James the Apostle. Illustrated supplement to the Gazette, 25 décembre 1865.



Christ Church. 1868, Archives photographiques Notman, Musée McCord



Trinity, 1865. Archives du diocèse anglican

2.3 Valeur contextuelle

2.3.1 Évolution du cadre environnant et positionnement

Les fortifications qui encerclaient la ville suivaient au nord, une ligne parallèle à la rivière Saint-Martin qui coule aujourd'hui sous la rue Saint-Antoine. Les terres autrefois dédiées uniquement à l'exploitation agricole sont subdivisées graduellement sous la demande pour des terrains constructibles, occasionnée par l'augmentation de la population montréalaise. Les faubourgs se greffent le long des axes principaux de circulation avec un remplissage graduel à l'intérieur sur les voies secondaires. On retrouve au milieu du 18^e siècle, autant, sinon plus d'habitants dans les faubourgs que dans la vieille ville³⁰.

Entre 1820 et 1861, Montréal connaît une croissance importante, sa population a presque quintuplé en quarante ans (passant de 18 767 en 1821 à 90 323 en 1861). Durant les années 1830, la ville s'organise en se dotant d'une autonomie administrative. Elle divise son territoire en quartiers, délimitant les faubourgs près de la vieille ville et les zones encore agricoles situées en périphérie. « De cette manière chacun des anciens faubourgs reçoit une réserve de terre agricole qui sera lentement grugée par l'extension du bâti. »³¹ En 1832, le secteur à l'étude devient le quartier Saint-Louis, puis en 1845, le quartier Saint-Jacques identifiera le secteur à l'est de la rue Saint-Denis.

« [Le quartier] Saint-Louis, s'est développé sur le pourtour immédiat de l'enceinte fortifiée entre le faubourg Saint-Laurent et le faubourg Sainte-Marie. À l'origine, la grande propriété foncière y domine; les grandes familles montréalaises des Viger et des Papineau possèdent des fermes qu'elles lotiront au cours du 19^e siècle. Elles tenteront également certaines opérations de promotion foncière en ouvrant un marché public sur une partie de leurs terres et en offrant à l'évêque de Montréal le terrain pour y bâtir sa cathédrale. »³² La rue Saint-Denis est ouverte en 1818, dans le prolongement de la rue Bonsecours, sur des terrains acquis de la veuve de Denis Viger et de l'honorable Louis-Joseph Papineau. Elle voit son importance confirmée, par la présence de la cathédrale Saint-Jacques-le-Majeur, construite en 1824, accompagnée du palais épiscopal et de plusieurs institutions. Ce secteur devient un pôle d'attraction pour la bourgeoisie canadienne-française.

Une des grandes places du quartier découle aussi d'un don fait en 1818 par la veuve de Denis Viger. Des terrains sont cédés à la municipalité pour l'aménagement d'une place publique au nord de la rivière Saint-Martin à la condition d'y aménager un marché public et de construire un pont franchissant la rivière. Un autre don de Louis-Joseph Papineau contribue au dégagement d'une place publique de dimensions considérables connue sous le vocable de Square Viger³³. Les grandes familles de marchands canadiens-français assuraient ainsi le développement du secteur qui était négligé selon les plans de Joseph Bouchette en 1815. Un peu plus tard, en 1821, un autre square est créé au sud à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Paul, sur un terrain offert par Lord Dalhousie (ce square serait aujourd'hui près de l'ancienne gare du même nom). Le square Dalhousie est implanté avec l'intention d'articuler le lien entre la vieille ville et les faubourgs ; il est bordé d'installations militaires (casernes, artillerie) au sud et de maisons bourgeoises, sur les autres faces.

³⁰ Robert, Jean Claude. « Le quartier au milieu du XIX^e siècle : séjour ou passage ? ». p. 133.

³¹ Ibid. p. 133

³² Ibid. p. 135.

³³ En 1823, la ville y installe une pesée au coin nord-ouest de la place pour le commerce des bestiaux et du foin. (Marc Choko, Les grandes places publiques, p.112). Le marché sera réaménagé l'année suivante à l'est de la rue Saint-Hubert.

Le réseau de rues est assez sommaire, le déploiement de celles-ci vers l'est s'arrête autour des rues Sanguinet ou Saint-Denis comme la rue de la Gauchetière qui bute contre les grandes propriétés qui subsistent. Le secteur au sud de la rivière est plus développé, mais ne la traverse pas.



John Adams. Plan de la ville et des faubourgs de Montréal, 1825. BNO



Extrait de la carte de James Canes, *Topographical and pictorial map of the City of Montreal*, 1846. BNO.

Les cartes de Adams de 1825 et de Cane en 1846, montrent l'émergence de ce quartier qui déjà est identifié par Adams, comme *St Lewis suburb*. Le *Viger Market Place* s'inscrit de part et d'autre de la rue Saint-Denis, entre les rues Craig (aujourd'hui Saint-Antoine) et ce qui sera Viger.

La rue Saint-Denis est à ce moment peu peuplée. On remarque que le développement se fait à partir du boulevard Saint-Laurent, s'étendant graduellement jusqu'à la rue Saint-Denis par les rues Craig et de la Gauchetière. Sur le secteur à l'étude, seulement trois constructions s'inscrivent au périmètre nord du marché. On retrouve un bâtiment sur le site où sera plus tard implantée l'église, soit juste au nord du tracé de la future rue Dubord. Il s'agit d'une construction qui occupe le coin sur environ un quart du lot (plus large que profond). Sur le même îlot mais vers le nord, quatre autres maisons isolées sont construites sur Saint-Denis. Du côté est de la rue Saint-Denis, seulement deux constructions sont présentes, implantées très en retrait de la rue presque au centre des lots. La rue la plus densément construite est Sanguinet et des constructions éparses bordent la rue de la Gauchetière jusqu'à la rencontre de Saint-Denis qui constitue encore sa limite est.

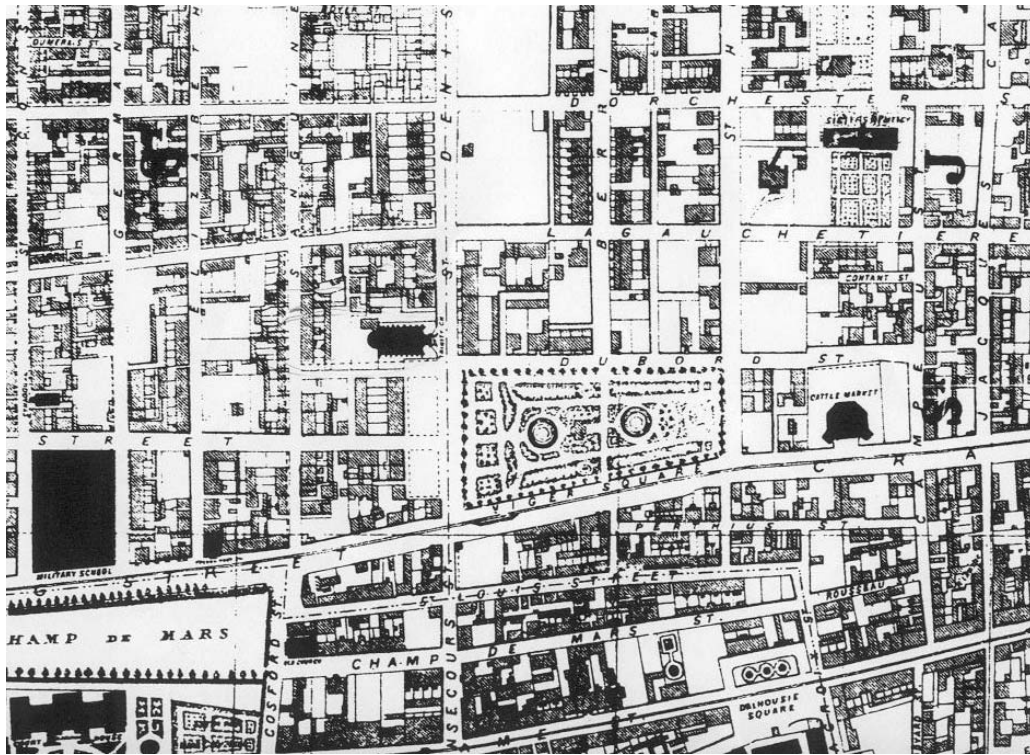
Axe nord-sud important, la rue Saint-Denis s'étend maintenant de Notre-Dame et se prolonge jusqu'à la rue Sherbrooke. La cathédrale et l'évêché sont indiqués au coin de la rue Sainte-Catherine. La canalisation de la rivière en 1825, permet de développer la rue Craig et le prolongement des rues nord-sud, ce qui favorise le développement immobilier.

L'ajout final au square Viger se fait en 1844 alors que la ville acquiert des terrains appartenant à Louis Guy. Le fils de Viger fait aussi don à la ville de terrains, situés entre ceux de Guy et la place du marché. Finalement, le périmètre du square se finalise par le don - en 1844 des dames Marie-Charlotte et Louise Lacroix - du terrain à l'est de ceux de Guy, allant jusqu'à la rue Saint-Hubert. Elles lient au don la condition de ne jamais utiliser ces terrains à des fins de marché et exigent qu'y soient aménagés des promenades, du gazon et des arbres de même qu'une fontaine en l'honneur de feu Joseph Lacroix. Les plantations sont effectuées en 1848 et la fontaine est érigée en 1850. Le square est donc maintenant clairement délimité par les rues Saint-Denis, Craig, Saint-Hubert et l'avenue Viger.

En 1852, deux incendies à un mois d'intervalle surviennent dans le faubourg Saint-Laurent, le faubourg Saint-Louis et le faubourg Québec. Plus de 1 200 maisons sont détruites, le square Dalhousie est complètement dévasté, tout comme la cathédrale et le palais épiscopal. Saint-Louis compte à lui seul 50% des maisons détruites et plus de la moitié des sinistrés. Autour de la rue Saint-Denis et du square, certaines constructions de pierre sont épargnées. Pour la reconstruction, la municipalité exige maintenant de la pierre ou de la brique. Cette exigence contribue à la croissance d'une typologie : la maison de rapport ou la maison en rangée.

Graduellement, le quartier se réorganise et se reconstruit. En 1857, le marché original est relocalisé plus à l'est dans de nouveaux édifices le long de la rue Campeau (aujourd'hui Saint-André). La partie ouest du square est transformée en jardins qui sont inaugurés par le maire en 1860 et en 1863, on ajoute une grande serre. Il devient alors le plus grand parc de Montréal avec ses clôtures de bois, ses promenades et son kiosque où joue la fanfare du Rifle Brigade. Le square Viger devient un véritable centre d'attraction qui contribue à l'essor du développement immobilier dans le secteur situé à l'est de Saint-Denis.

L'église Trinity, construite en 1865 pour la congrégation anglicane de Montréal, prend place à l'extrémité nord-ouest du jardin et juste au nord du square. Autour de la cathédrale Saint-Jacques, on remarque maintenant plusieurs bâtiments à caractère institutionnel tel l'hospice de Saint-Joseph et l'asile de la Providence. La rue Saint-Denis s'étend maintenant au-delà de la rue Sherbrooke.



Extrait de la carte de Plunkett et Braddy, *Plan of the City of Montreal*, Burland Lafricain and Co. 1872, BNO.

La carte tracée en 1872 par Plunkett & Brady fait état d'un quartier très bien établi. Le jardin Viger est entouré de constructions continues sur le côté sud et une bonne partie de la face nord. À l'angle de la rue Craig et Campeau (aujourd'hui Saint-André) est aménagé le marché des bestiaux. Les espaces du square, à l'ouest de Saint-Denis, ne sont pas qualifiés. La rue Dubord, relativement large sur la portion nord du square, s'arrête toujours à l'ouest à la rue Sanguinet. Un petit décroché suggérant le prolongement du square est visible au coin sud-est de l'église. Ce décroché vient d'ailleurs chercher précisément l'alignement de la rue Dubord.

L'église Trinity et la maison du sacristain sont positionnées précisément sur la carte. On note plus à l'ouest et pour la première fois, le manège militaire, un immense bâtiment qui s'implante sur la rue Craig au coin de German (aujourd'hui l'avenue Hôtel-de-Ville) devant le Champs-de-Mars.

Le secteur étudié est maintenant densément construit. L'îlot est si profond qu'il permet d'autres constructions en fond de cour derrière les dépendances situées sur les lots donnant sur Saint-Denis. La ruelle prenant naissance sur de la Gauchetière et rejoignant celle du côté nord de l'église distribue ces constructions et la maison du sacristain.

En 1879, la carte de Hopkins montre au nord, le « Cornwall Terrace » qui prend place du côté est sur la rue Saint-Denis au nord de la rue de la Gauchetière suite au terrain Perreault. Les terrains de Cherrier (à l'est de Saint-Denis) sont maintenant lotis et construits, mais on retrouve encore de vastes zones pratiquement libres de construction au nord de la rue de la Gauchetière, jusqu'à Sainte-Catherine.



Extrait de la carte de H. W. Hopkins, *Atlas of the City and Island of Montreal*, 1879, BNO

De nouvelles institutions sont présentes dans le quartier Saint-Louis. Outre l'église anglicane Trinity, on note le monastère de la Miséricorde, l'asile Saint-Vincent-de-Paul et l'hospice Saint-Joseph. On retrouve deux écoles de part et d'autre de la cathédrale Saint-Jacques mais aussi l'Université Laval³⁴ et l'École polytechnique (1902) au coin des rues Sainte-Catherine Est et Saint-Denis. L'hôpital général est situé à cette époque à l'emplacement actuel du centre Saint-Charles-Borromée.

Les années 1860 à 1900 constituent l'apogée résidentielle du secteur. À la fin du 19^e siècle, les maisons qui autrefois étaient occupées par une seule famille, sont transformées en maisons de rapports. Notons la maison de rapport Chalifoux (1034, rue Saint-Denis), une résidence unifamiliale à l'origine, subdivisée en 1868 en trois unités et divisée à nouveau en cinq unités en 1880. L'ancienne résidence de Pierre Jodoin devient elle aussi maison de rapport et accueille huit unités. La maison construite par Garth est louée dès 1897 à un chirurgien dentiste du nom de Louis-Pacifique Bernier. Au tournant du siècle, le bottin *Love//* indique trois autres résidents à cette même adresse (un tanneur du nom de Groulx, un commis du nom de Belair et M. Berlinguette, un gérant). Il y a donc une densification de l'utilisation des anciennes résidences unifamiliales.

³⁴ De 1875 à 1895, l'Université Laval occupe l'édifice aujourd'hui connu comme le Château de Ramesay; elle s'installe rue Saint-Denis vers 1890. in Luc d'Iberville-Moreau, *Montréal Perdu*. p. 15

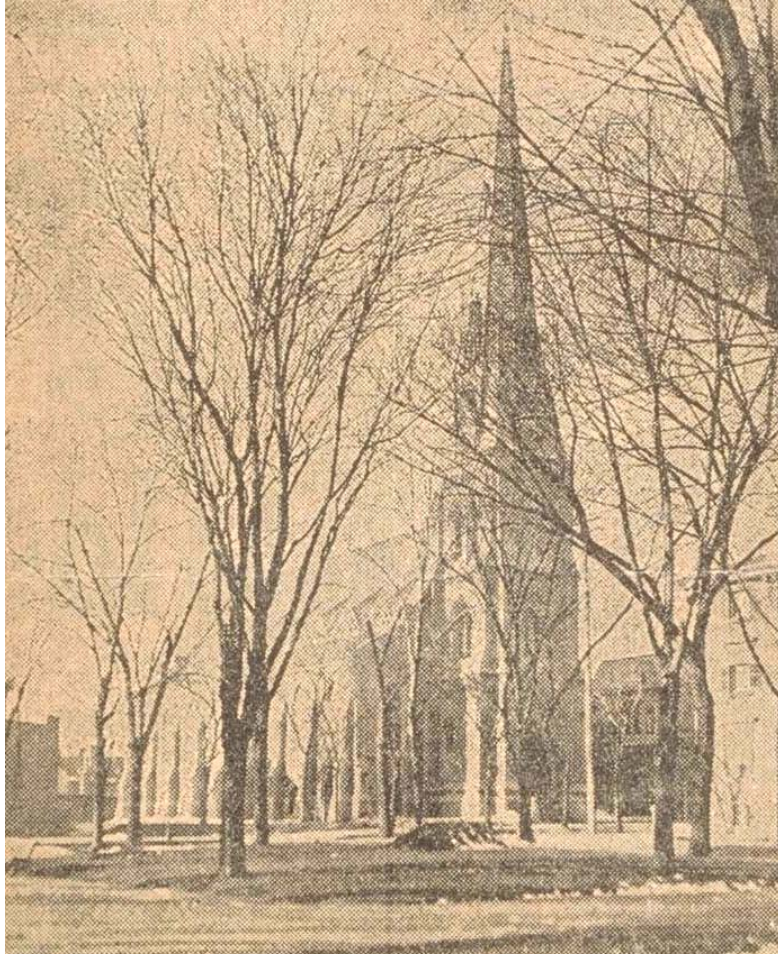


Photo de l'église à partir du square en hiver, 1911. Fonds Massicotte, BNO.

En 1892, le marché à bestiaux disparaît ce qui permet d'étendre le square jusqu'à la rue Campeau (aujourd'hui Saint-André). Alphonse Desjardins, maire de Montréal en 1893, qui habite sur la rue Dubord à cette époque, débute des discussions avec le Canadian Pacific Railway pour l'établissement d'une grande gare devant le square Viger. Il veut créer un pendant à la gare Windsor établie plus à l'ouest. On avait alors en tête d'y construire la gare la plus à l'est de la ville avec un hôtel prestigieux devant le plus beau parc de la ville. En 1896, les plans sont approuvés et deux ans plus tard, le Château Viger est inauguré. On révisé l'utilisation de l'ancienne place du marché (petite section à l'ouest de Saint-Denis) en y érigeant en 1895 un monument à Chénier. Le square demeure un ensemble privilégié au coeur de la ville en raison de ses nombreux arbres matures et de la qualité de l'architecture des bâtiments qui l'entoure.



La Gare Viger au centre de la photo devant le square. On aperçoit l'église à l'extrémité gauche. Début des années 1920. ANC.



Édifice des Hautes Études Commerciales, carte postale. Fonds Massicotte, BNQ.

D'autres institutions se construisent dans le quartier. Notons au début du 20^e siècle, la construction de l'École des Hautes Études Commerciales (1910, Gauthier et Daoust, architectes) rues Viger et Saint-Hubert, de la bibliothèque Saint-Sulpice sur la rue Saint-Denis (1914, Eugène Payette, architecte), la Société des Artisans s'établie en 1912 rues Vitre et Saint-Denis (coin nord-est) et l'Union des Charpentiers de Montréal devant l'église en 1913. On remarque aussi depuis le début du 20^e siècle, le recyclage de plusieurs résidences unifamiliales pour des institutions importantes des canadiens-français. Mentionnons la maison Jodoin située sur la rue de la Gauchetière à l'angle de Labelle, qui devient le lieu d'accueil du Club Canadien. C'est aussi le cas d'une des maisons de la Cornwall Terrace qui est utilisée par un club privé nommé Club des Professions libérales et qui deviendra le Club Viger. L'Union Nationale Française, l'Alliance Nationale et le Consulat général de France sont d'autres exemples.



Le square et la gare Viger en 1907. Collection Archives nationales du Québec.



L'importance de la flèche de l'église qui marque la perspective. Carte postale, non datée. BNO.

La carte de 1907, par Pinsonneault, démontre un changement toponymique notable. Le nom de la rue Dubord est modifié pour Viger. L'utilisation du sol est à son maximum, tous les lots du côté est de Saint-Denis sont développés. L'îlot des bâtiments à l'étude est densément construit. La ruelle maintenant nommée la Gauchetière Lane, est construite de part et d'autre. On y notera plus tard quatre adresses (des lots qui ne donnent pas sur rue), formant comme un nouvel îlot au centre de l'îlot. On y voit l'agrandissement de la gare Viger le long de la rue Berri, réalisé en 1911.

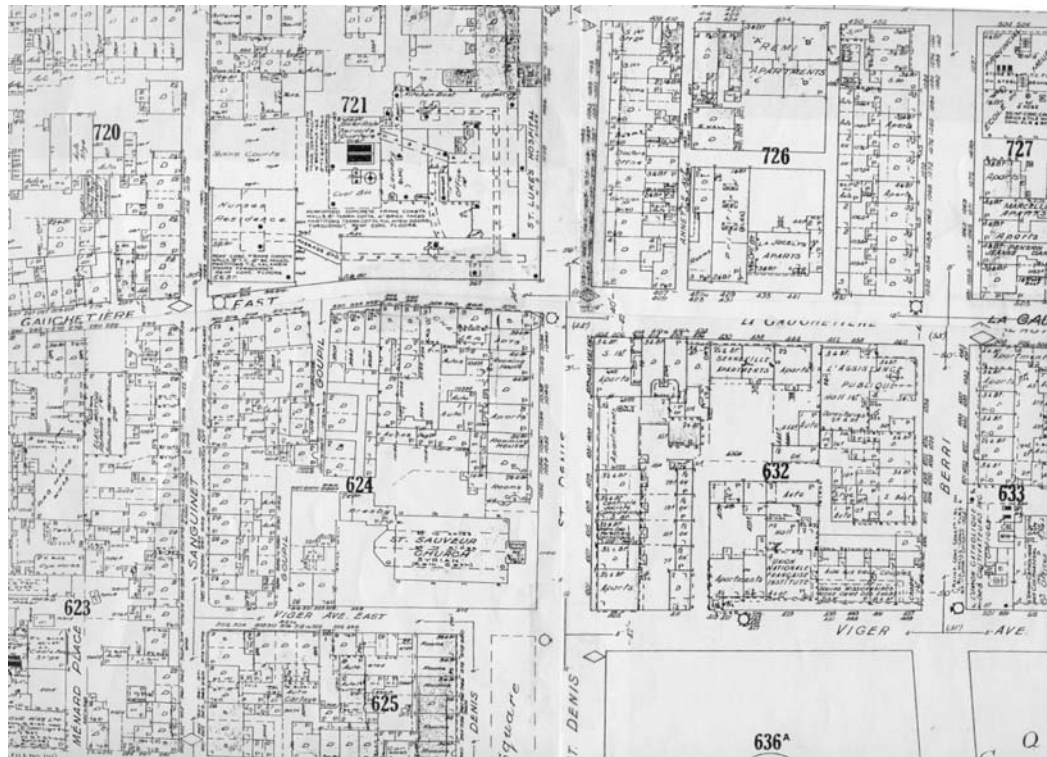


Extrait de la carte de A. R. Pinsoneault, *Atlas of the Island of Montreal*, 1907

L'arrivée en 1920 des ateliers de Laura-Secord sur Square Viger marque le début d'une transition pour le secteur. À l'exception de la gare, c'est la première fois qu'on construit des installations industrielles aussi près du square. Graduellement, les familles bourgeoises désertent le square et le quartier commence à péricliter. La transformation des résidences unifamiliales en maison de rapport puis en maison de chambres implique plusieurs modifications et subdivisions des intérieurs. Il en va de même pour le type de résidents. Certaines autres résidences deviendront restaurants ou tavernes.

Le Canadien Pacifique évoque dès les années 1920, une fermeture de la gare. Elle se concrétise en 1935. L'église Trinity est vendue par la communauté anglicane en 1922.

La crise économique à la fin des années 1920 n'aide en rien la situation. Les autorités municipales proposent des projets pour offrir du travail à la population. On effectue des transformations au square en 1930 et on construit des vespasiennes en 1931. Le prolongement de la rue Berri vers le sud morcelle le square. La rumeur circule même que l'hôtel de ville pourrait s'établir au centre du square. Certaines institutions du secteur ferment leurs portes ou déménagent vers d'autres quartiers de la ville comme l'Académie Saint-Denis ou plus tard en 1943, l'Université de Montréal.



La carte de 1954 réalisée The Underwriters Survey Bureau. Sur l'allée Goupil (autrefois La Gauchetière Lane) au centre de l'îlot, on remarque des constructions de fond de cour. L'église possède toujours une bonne marge de recul sur tous les côtés et même sur son flanc nord. BNQ.

En 1952, la Société des Artisans prévoit la construction d'un imposant édifice de huit étages en forme de "U" qui occuperait tout un quadrilatère (les rues Craig, Saint-Denis, l'avenue Viger et la rue Sanguinet) et ferait front sur le square. Le projet est réduit à un édifice en "L" de quatre étages qui s'inscrit dans la moitié sud du quadrilatère visé. Cette implantation ne nécessite donc pas la démolition du siège social original situé face à l'église.

Dans les années 1950, le square, qui a conservé ses qualités intrinsèques, est pratiquement abandonné aux marginaux et aux sans-abri. Au sud de l'église, deux petits îlots sont les seules traces de l'ancien marché; un terrain de jeu est aménagé sur la section est du square. Le climat social du quartier change considérablement. Après la gare Viger, c'est maintenant l'hôtel qui ferme ses portes en 1950. À cette époque, les constructions de la rue Craig sont pratiquement abandonnées et proposent des façades quelque peu délabrées.

Le secteur présente toujours les mêmes caractéristiques et les constructions ont peu changé. Les rues Sanguinet, de la Gauchetière, Saint-Denis et l'avenue Viger sont toujours aussi densément construites. Quelques démolitions ont eu lieu au centre de l'îlot, cependant on y note toujours plusieurs adresses. Au nord de la Gauchetière, on retrouve le complexe de l'hôpital Saint-Luc qui s'implante en « U » sur la rue Saint-Denis et de la Gauchetière. Le reste de l'îlot est toujours occupé de petits édifices résidentiels.

La carte de 1954 identifie aussi l'usage des maisons de la rue Saint-Denis. Elles sont pratiquement toutes transformées en maisons de chambres.

En 1963, la CSN s'installe devant l'église et construit en 1965, un édifice de sept étages entraînant la démolition de deux anciennes résidences. Sans volonté de marquer le coin, la

nouvelle construction s'inscrit en rupture avec son environnement offrant la même façade devant le square que sur la rue Saint-Denis.



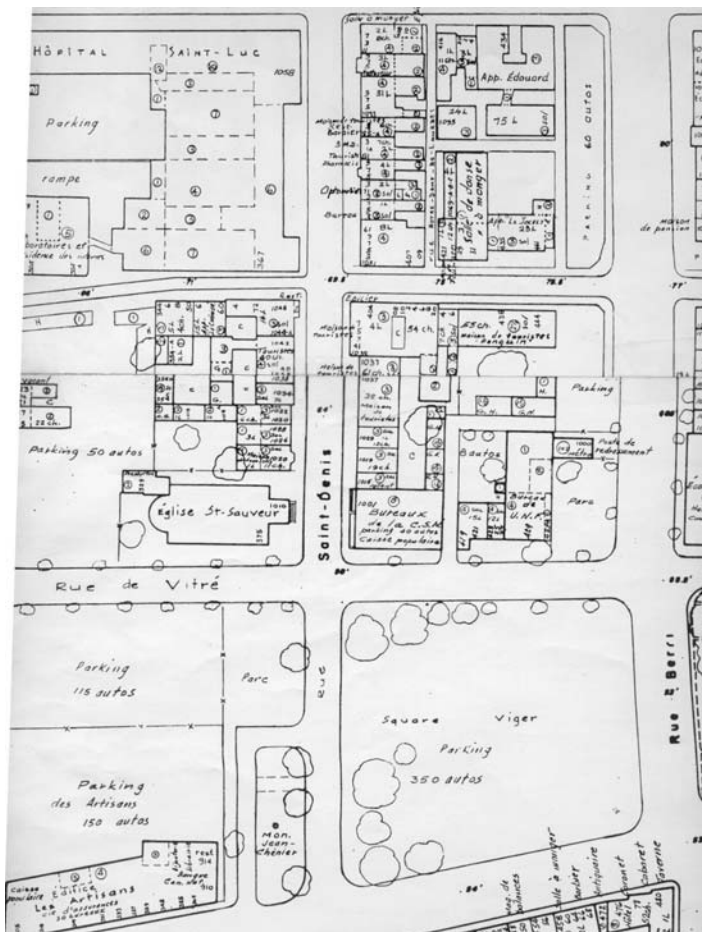
Photo aérienne 1961. Fonds Armour Landry, ANQ.



Photographie de 1965 illustrant le début des démolitions liées à la construction du métro. Fonds Armour Landry, ANQ.

La construction du métro entraîne l'abattage des arbres dans la partie ouest du square, des rues Berri à Saint-Denis. La fontaine est déplacée au square Saint-Louis. Le site, de part et d'autre de la rue Saint-Denis, devient un immense stationnement de surface.

Le quartier est marqué par plusieurs travaux de grande envergure qui engendrent la démolition complète d'îlots urbains. La construction du métro vers 1964 et le dégagement de l'emprise nécessaire à la construction de l'autoroute est-ouest au début des années 1960 (qui se poursuivra jusqu'aux années 1970), commandent la démolition massive des habitations entre la rue Craig (Saint-Antoine) et l'avenue Viger. L'opération débute en 1964 par l'élargissement de la rue Vitré. « La ligne de métro nord-sud doit emprunter cette rue en laissant la rue Berri à l'extrémité sud pour se diriger vers l'ouest et selon les spéculations c'est aussi dans l'axe de cette rue [Vitré] que passera le tronçon de la route transcanadienne. »³⁵



Carte de 1970, Travaux publics, Ville de Montréal. Archives de Montréal.

La carte de 1970 illustre bien l'après-coup des démolitions nécessaires à la construction du métro et à l'autoroute est-ouest. L'allée Goupil et ses constructions n'existent plus, laissant place à un parking. La moitié ouest de l'îlot est complètement libérée, à l'exception de trois immeubles. On remarque toujours les dépendances des habitations sur Saint-Denis. En prévision des travaux d'autoroute, le square planté d'arbres débute maintenant à l'est de la rue Berri. Tous les arbres du premier îlot (rue Saint-Denis) sont abattus et l'espace est utilisé

³⁵ s.a. « Démolition sur Vitré ». L'Est Central, 20 février 1964.

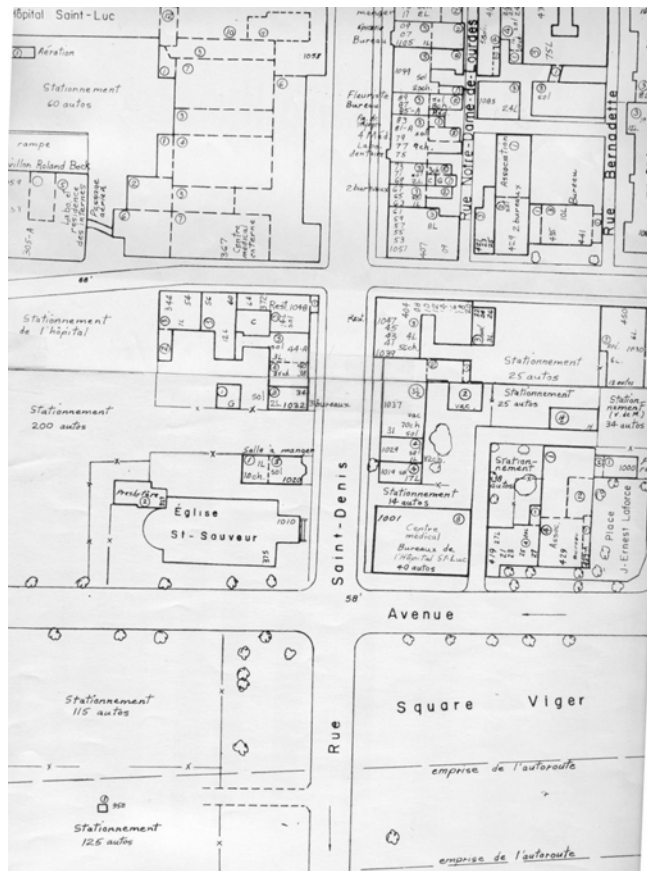
comme stationnement. Le terrain au sud est unifié pour créer deux grands stationnements de 115 autos et 150 autos. L'ancienne section du marché au sud de l'église demeure un parc annexé à l'îlot alors que l'autre section plus au sud devient un tout petit îlot où se trouve un monument à l'honneur de Jean Chénier. Aucun bâtiment ne subsiste sur cet îlot, mis à part l'édifice Les Artisans donnant sur Craig.

Les grands édifices laissés vacants suite à la fermeture ou au déménagement des institutions sont réutilisés. L'édifice Jacques-Viger est repris pour des bureaux municipaux. L'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec est situé rue Saint-Denis dans l'ancien édifice de l'Université de Montréal, l'immeuble des Hautes Études Commerciales est occupé par le Collège Dawson. L'hôpital Saint-Luc s'agrandit et occupe maintenant tout l'îlot avec des constructions de 6 à 10 étages.



Photo aérienne 1966, Fonds Armour Landry, ANQ.

En 1976 le prolongement de l'autoroute Ville-Marie commande l'abattage de tous les arbres du square Viger. À l'ouest tout juste au sud de l'église, le premier bâtiment de la Société des Artisans est démoli.



Carte de 1982, Travaux publics, Ville de Montréal.

La carte de la Ville de Montréal de 1982 présente un lot vacant à la place des maisons contiguës qui se trouvaient au 1028 et 1032, rue Saint-Denis. La démolition des dernières constructions de la rue Sanguinet porte la capacité du stationnement de surface à 200 autos. Sur la rue de la Gauchetière, mis à part l'édifice d'angle, deux constructions subsistent.

L'hôpital Saint-Luc aménage des bureaux et un centre médical dans l'ancien édifice de la CSN. Au départ du collège Dawson, le bâtiment devient propriété de la Société Immobilière du Québec et est utilisé à différents usages dont un centre de détention de fin de semaine. Plus au nord, à partir du boulevard René-Lévesque, deux pavillons de l'Université du Québec à Montréal sont construits tout en intégrant la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes ainsi que le clocher et le transept sud de l'ancienne cathédrale Saint-Jacques.

Cette époque correspond aussi à une commande de propositions de réaménagement du square Viger à trois artistes. Il s'agit de Charles Daudelin, Peter Gness et Claude Thériage. Cette initiative donne des interventions variées quant aux matériaux, à l'organisation de l'espace et à l'intégration d'œuvres d'art.

Un grand édifice est construit pour le centre de traitement MasterCard sur l'avenue Viger, le long de la rue Sanguinet. Le monument Jean Chénier est intégré dans les deux îlots qui reprennent approximativement le même emplacement que l'ancienne place. En 1989, un édifice sur l'avenue Viger est érigé. Il est présentement occupé par la compagnie Videotron.



Prise de vue du square Viger aujourd'hui, 2004.

2.3.2 Point d'intérêt

La valeur symbolique du lieu en tant qu'église active, longtemps maintenue par la communauté syrienne catholique, n'existe plus. Cette église élevée au rang de cathédrale est depuis bientôt dix ans laissée sans utilisation et symbolise, pour plusieurs, la désolation.

Malgré une certaine présence volumétrique et une localisation stratégique, l'église Saint-Sauveur n'est plus un point de repère depuis la perte de sa flèche. Comme certaines églises sont identifiées par la couleur de la toiture (Saint James the Evangelist avec sa toiture rouge), celle-ci peut être identifiée par des caractéristiques négatives comme l'église au petit clocher rouillé, ou encore celle aux fenêtres barricadées. Depuis quelques années, une foule envahissante est constamment présente devant l'église, offrant des services de lavage de vitre aux automobilistes. Ceci peut aussi constituer un point de repère négatif. À partir de l'avenue Viger, l'église n'est visible qu'au dernier moment puisqu'elle est cachée par l'ancien édifice de la CSN.

La maison Garth est associée à l'église par l'idée faussement populaire qu'elle en est le presbytère. D'une architecture plus expressive que les bâtiments immédiatement au nord, elle devient celle sur laquelle les passants s'attardent. Elle se démarque aussi par le dégagement au sud et le lot vacant au nord ce qui l'isole par l'absence de construction.

2.4 Synthèse de la valeur patrimoniale

L'implantation d'une église anglicane dans un secteur identifié à la bourgeoisie canadienne-française de la fin du XIXe siècle peut paraître surprenant. Au moment de sa construction, il existait un lien de proximité avec la garnison, l'artillerie et le manège militaire, ce qui explique la localisation. L'église offre un exemple intéressant de cette cohabitation. Aussi, la présence d'un édifice religieux en bordure d'un square contribue au caractère prestigieux du secteur.

L'église est la troisième plus ancienne du quartier. Son organisation suit nombre de préceptes mis de l'avant par l'église anglicane de cette époque. L'aspect expressif de l'église qui se traduit par la qualité et l'appareillage des matériaux subsiste toujours pour l'ouvrage de maçonnerie. Malheureusement, les choix quant à la reconstruction de la flèche et au revêtement de la toiture, ont altéré son expression architecturale formelle.

La perte de la flèche est incontestablement majeure. Le décor intérieur de 1923 constitue aussi une perte au regard de l'intégrité du bâtiment. Le «nouveau» bâtiment de 1923 n'offre donc pas la qualité et le souci de composition du précédent.

La maison Garth, au 1020 rue Saint-Denis, complète l'alignement de constructions sur cette rue. Cette succession de façades est demeurée inchangée jusqu'aux années 1960 alors que deux immeubles sont démolis. La maison est représentative des résidences bourgeoises de l'ère victorienne. Elle présente des influences gothiques, ce qui est moins fréquent. Ce bâtiment tant à l'extérieur qu'à l'intérieur présente un état d'authenticité élevé.

Implantées à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, deux institutions situées à proximité marquent le territoire. Il s'agit de l'hôpital Saint-Luc qui domine le paysage et de l'ancienne école des Hautes Études Commerciales. S'il ne reste que peu de traces de l'hôpital d'origine, l'édifice des HEC a conservé nombre de caractéristiques. Notons aussi, l'Union Française, implantée depuis longtemps dans une ancienne demeure bourgeoise.

Le départ graduel des résidents génère la transformation des résidences unifamiliales en maison de chambres avec les effets que cette utilisation implique dans les aménagements intérieurs.

Le quartier retient plusieurs effets négatifs des grands travaux urbains qui ont eu cours à compter des années 1960. Les nombreuses démolitions causées par les travaux du métro et de l'autoroute ont engendré une perte du lien avec le Vieux-Montréal. Cette cohérence historique se trouve sectionnée même si l'autoroute est couverte dans le secteur.

Les démolitions ont engendré une visibilité nouvelle à l'église, notamment à partir du sud. Cette église autrefois entourée d'un cadre bâti dense et dont les frontières visuelles étaient très rapprochées est dorénavant mise de l'avant. En effet, son état physique relatif et son état de vacance sont exacerbés par le dénuement urbain et l'absence de constructions environnantes.

Enfin, on doit constater que les constructions ou aménagements urbains qui ont eu cours dans les années 1980 et 1990 dans ce secteur n'ont pas réellement tenu compte du contexte d'intervention.

L'analyse du macro inventaire utilise la terminologie érosion du tissu urbain. Il reste tout de même un stock immobilier à caractère patrimonial qui se distingue par trois traits : sa richesse, sa diversité et sa vulnérabilité.



Vue de l'église à partir de la rue Saint-Denis, 2004



Vue de l'église à partir de la rue Saint-Antoine obstruée par l'aménagement du parc (2004)

3. ANNEXES

3.1 Bibliographie complète

- BENNETT, Vicki. Sacred Space and structural style. The embodiment of socio-religious ideology. Religion and Beliefs collection. Ottawa, University of Ottawa Press. 1997.
- BERGEVIN, Hélène. Églises protestantes. Collection *Patrimoine du Québec*. Montréal, Libre Expression. 1981.
- Coll. Profils des principaux groupes religieux du Québec. Québec, Publications du Québec. 1995.
- Coll. Livre du centenaire de la paroisse Saint-Sauveur de Montréal. Communauté Grecque-melkite catholique de Montréal. 1892-1992. s.e., n.d.
- COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL. Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal. Les églises. Montréal. Le Service. 1982.
- CHOKO, Marc H. Les grandes places publiques de Montréal. Montréal, Éditions du Méridien. 1987.
- D'IBERVILLE-MOREAU, Luc. Montréal Perdu. Montréal, Les Éditions Quinze. 1977.
- ETHNOTHEC. Analyse du macro inventaire montréalais, numéro 3, 1978.
- GAUTHIER, Raymonde. Construire une église au Québec. L'architecture religieuse avant 1939. Montréal. Libre Expression. 1994.
- GRATTON, Roger, BENOIT, Michèle. Pignon sur rue, les quartiers de Montréal. Montréal, Guérin Littérature. 1991.
- KALMAN, Harold. A history of Canadian Architecture. Toronto, Oxford University Press, 1994. 2 volumes
- KWAITER, Elias P. Une paroisse rayonnante. La paroisse de Saint-Sauveur à Montréal. Imp. Saint-Paul, Jounieh-Liban. 1992.
- LESSARD, Michel. Montréal métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910. Montréal, Éditions de l'homme. 1992.
- LOVELL. Montreal Directory. Les éditions entre 1862 et 1910 ont été consultées.
- MARSAN, Jean-Claude. Montréal en évolution. Montréal, Édition du Méridien. 1994.
- MARSAN, Jean-Claude, DUBUC, Caroline. Plan stratégique de conservation des églises et des

- chapelles au centre-ville de Montréal. Montréal, mars 1997. 2 volumes.
- MOTT, Henry. Jubilee History of Trinity Church, Montreal. Montréal, s.e. c. 1890.
- ROBERT, Jean-Claude. « Le quartier au milieu du XIXe siècle : séjour ou passage? » in GARDEN Maurice, LEQUIN, Yves. Habiter la ville : XVe-XXe siècles. Actes de la Table ronde organisée avec l'aide de la DGRST et de la mission de la recherche urbaine. Lyon. Presses universitaires de Lyon. 1984.
- ROUSSEAU, Louis, REMIGGI, Frank, dir. Atlas historique des pratiques religieuses. Le Sud-Ouest du Québec au XIXe siècle. Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa. 1998.
- s.a. Historical Sketch of Trinity Church 1840-1902. Montreal, Canada. N.d.
- s.a. Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle. Montréal, Eusèbe Senécal & Cie Imprimeurs-éditeurs, 1900.
- s.a. L'Église de Montréal, 1836-1986. Aperçus d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, Éditions Fides.1986.

Périodiques

- s.a. « Min Zamaan - Depuis longtemps. La communauté syrienne-libanaise à Montréal de 1882 à 1940. » Montréal Clic. Bulletin du centre d'histoire de Montréal. No. 44.

Quotidiens

- BELIVEAU, Jules. « Faute de subventions, les grecs melchites songent à vendre Saint-Sauveur ». La Presse, 23 décembre 1982
- COLLAR, Andrew. « Military Memories Of Trinity Church », The Gazette, 5 juin 1965
- COLLAR, Andrew. « An old Montreal steeple », The Gazette, 22 janvier 1983
- DELIGNY, Louis. «La rue Saint-Denis ». Le Devoir. 10 mars 1927
- FABRE-SURVEYER, Édouard. « La rue Saint-Denis », L'œil. Montréal 15 octobre 1948
- GAGNON, Alexis. « Ce qu'on aperçoit au-delà de la porte St-Martin ». Le Devoir, 10 mars 1928.
- HUSTAK, Alan. Titre The Gazette 23 juillet 1995
- MASSON, Claude. « La paroisse St-Sauveur déménagera d'ici quelques années ». L'Est Central, 11 mai 1965
- s.a. « Démolition sur Vitré ». L'Est Central, 20 février 1964
- s.a. « Projets majeurs de construction ». Le Journal de Montréal, 7 mars 1988.
- s.a. Sans titre. Illustrated supplement to the Montreal Gazette, 1864.
- s.a. « Un autre temple catholique est détruit ». La presse 14 février 1923

Sites internet

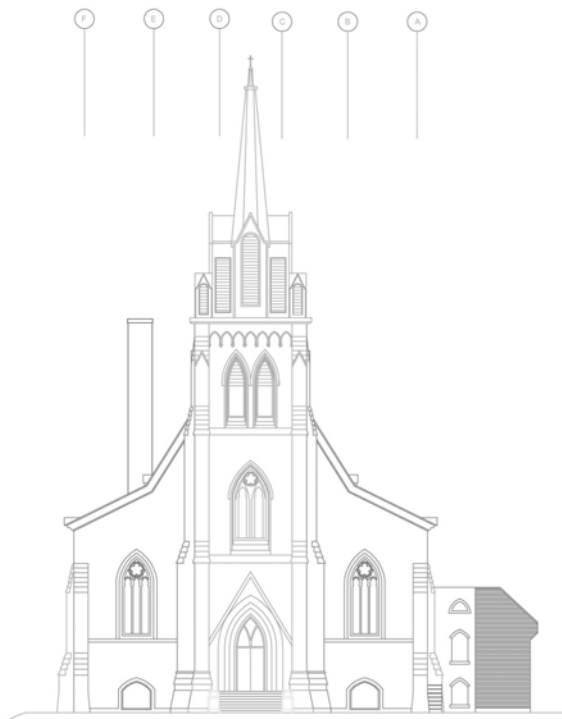
Adresse, explication sur la nature du site et date de la consultation entre parenthèses

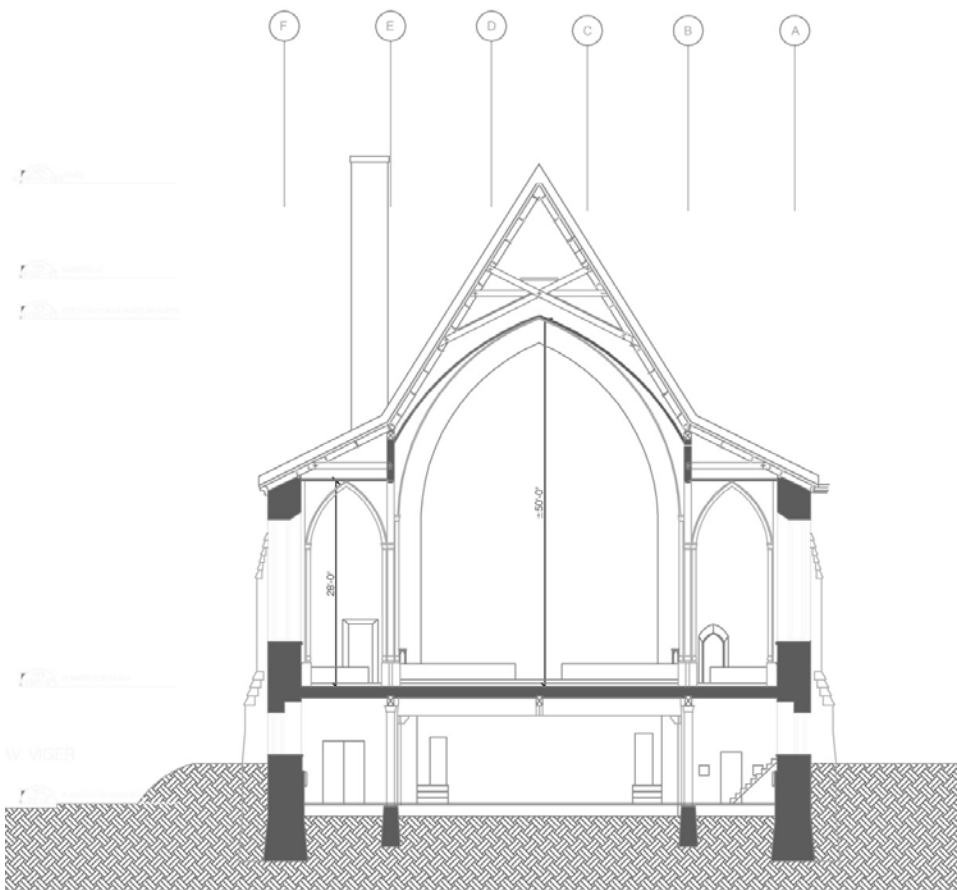
www.vieux.montreal.qc.ca
www.biographi.ca

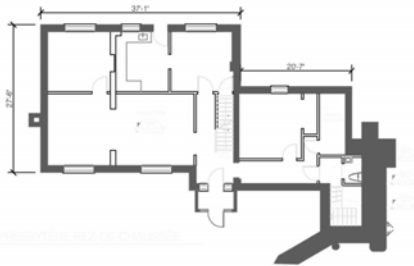
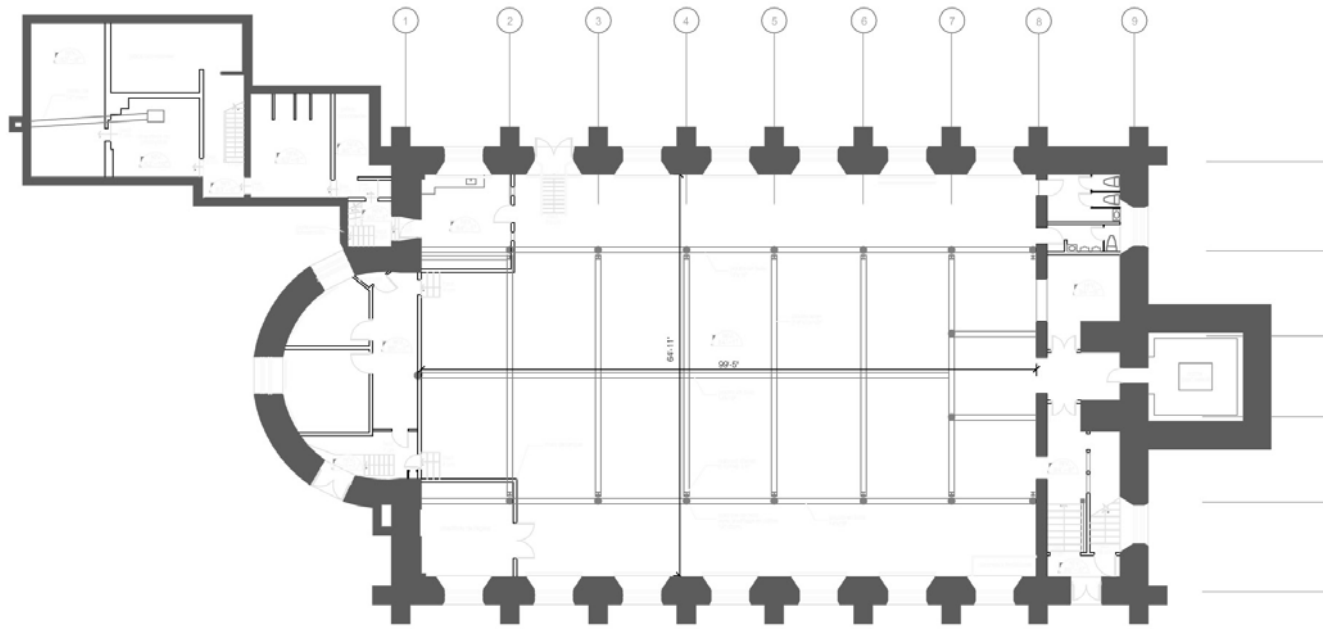
« Secteur des gares ferroviaires ». (19 juillet 2004)
Dictionnaire biographique du Canada en ligne.

3.2 Plans de l'église et de la maison Garth

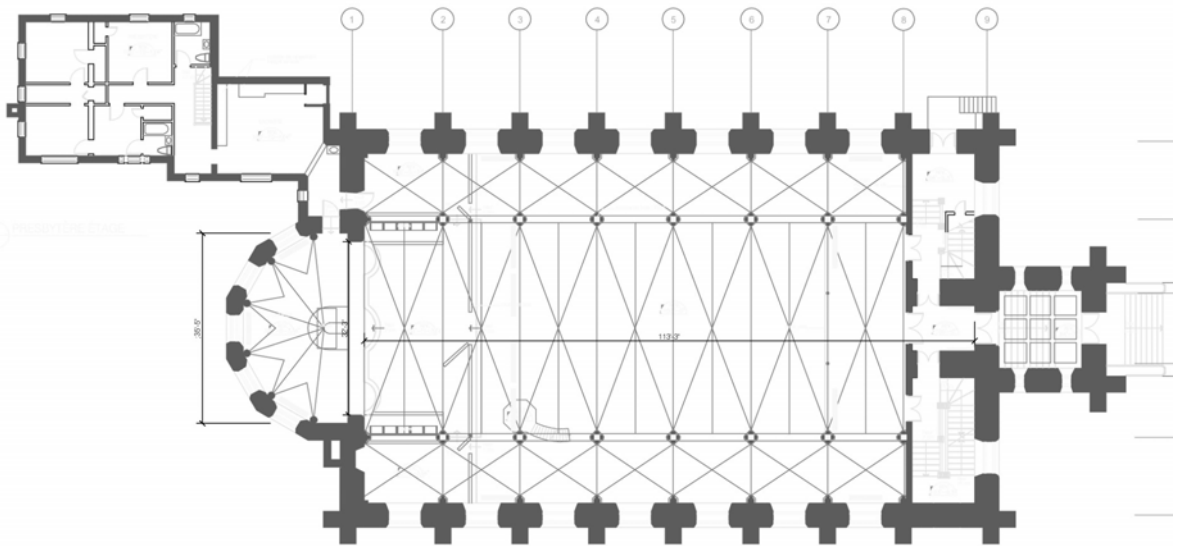
Relevé architectural de l'église et de son presbytère, réalisé par Andres Escobar et associés, designer conseil entre le 5 et le 31 novembre 2000.





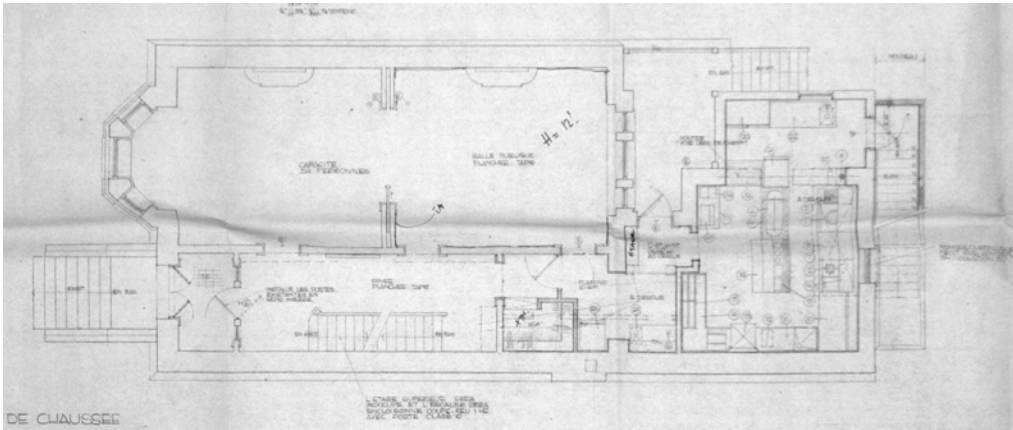


MEMBER OF THE BSA GROUP

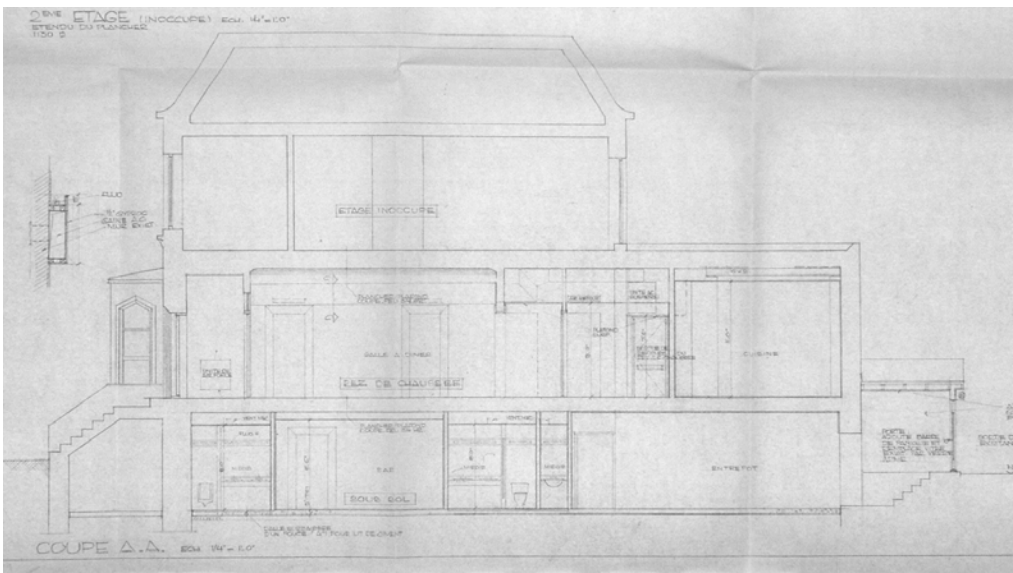


MEMBER OF THE BSA GROUP

Un plan et une coupe longitudinale, extraits de documents préparés pour le restaurant La Pichollette.
Gerhard Menzi, architecte. Octobre 1978.



Rez-de-chaussée



Coupe longitudinale